

# SUR L'EXISTENCE DES ÉQUIDÉS DOMESTIQUES DANS LA CULTURE DE VINČA-TURDAŞ

N. VLASSA

Les éléments si nombreux qui rattachent la culture de Turdaş, dans son ensemble, à l'Orient antique<sup>1</sup> soulèvent entre autres ce problème particulier : les représentants de cette culture n'auraient-ils pas, telles les populations de Mésopotamie et d'Asie Mineure, connu et utilisé les équidés domestiques ? Si la réponse à cette question s'avérait affirmative, non seulement ce fait constituerait une preuve supplémentaire — et non des moindres — en faveur des liens susmentionnés, mais il modifierait aussi radicalement l'opinion généralement admise sur la date de l'apparition des équidés domestiques dans la préhistoire du bassin carpatique, la repoussant de l'âge du bronze à l'époque néolithique.

En ce qui nous concerne, nous croyons que les représentants de la culture de Turdaş n'ont pas été sans connaître les équidés domestiques. Mais avant de présenter les documents sur lesquels notre supposition s'étaye, nous estimons nécessaire de passer en revue les problèmes qui se rattachent aux équidés, notamment ceux de leur évolution, de la place qu'ils occupent dans le système zoologique et de leur relation avec l'homme (en tant qu'animaux d'abord sauvages, puis domestiqués). Cette « récapitulation » s'impose, à notre avis, par le fait que peu d'espèces animales ont donné lieu à une confusion, une intervention et une substitution erronée de termes aussi flagrantes que la famille des équidés. L'emploi parallèle et sans explication des synonymes, d'une terminologie biologico-zoologique, d'une part, et « historique », de l'autre, sans plus mentionner les erreurs d'appellation courantes dans le langage de tous les jours, ont abouti à des notions souvent fausses quant au genre, au sous-genre, aux espèces ou aux variantes d'équidés dont il est justement question.

Notre exposé se fonde, en premier lieu, sur la monumentale monographie de Fr. Hančar<sup>2</sup> (avec l'impressionnante bibliographie qu'elle a mise à contribution), ainsi que sur d'autres ouvrages qui seront cités au lieu voulu.

Rappelons tout d'abord — sans rapport direct avec notre sujet, mais afin de fixer l'image d'ensemble des antécédents — que l'évolution philogénétique des équidés actuels (holocènes), a commencé dès le début de l'ère tertiaire (plus précisément dans l'Eocène), par l'*Eohippus* (synonyme de *Hyracotherium*), petit mammifère ongulé aux doigts en nombre impair et à apparence encore nettement tapiroïde. Des formes plus évoluées, toujours dans l'Eocène, sont l'*Orohippus* et l'*Epihippus* (synonymes de *Palaeotherium*).

L'Oligocène est occupé par la forme *Meshippus*, puis, vers la fin de la période, par le *Miohippus* (synonyme de *Anchitherium*).

Au cours du Miocène fait son apparition le *Parahippus*, suivie d'une longue évolution des formes de *Merychippus* (synonyme de *Hypohippus*).

Depuis la fin du Miocène, ou plutôt depuis le commencement du Pliocène, l'évolution vers les équidés pléistocènes (diluviaux) se réalisera par le *Pliohippus*, à côté duquel se distingue, pour peupler surtout le Pliocène de l'Ancien Monde, une branche collatérale, le *Hipparion*. On ne sait pas au juste si ce dernier survit encore au début du pléistocène ou s'il s'éteint à l'étage géologique du villafranchien, période de transition entre le tertiaire et le quaternaire.

Le début du quaternaire est marqué par l'apparition de la forme *Equus stenonis* (synonyme de *Plesippus*), considéré par certains paléontologistes comme un sous-genre (?), éteint, du grand genre *Equus*.

Il convient de préciser que l'évolution qui vient d'être esquissée est loin d'être aussi simple — surtout en ce qui concerne les différents étages géologiques du tertiaire — qu'il ne ressort de

<sup>1</sup> La liste des ouvrages où nous avons eu l'occasion de nous occuper de ce problème se trouve dans PZ, 49, 1974, 2, p. 181, n. 1, ainsi que dans ActaMN, 12, 1975, p. 1, n. 1 ; voir également UISPP—IX<sup>e</sup> Congrès, *Résumés des commu-*

*nications*, Nice, 1976, p. 387 ; Apulum, 15, 1977, p. 603—612.

<sup>2</sup> *Das Pferd in prähistorischer und früher historischer Zeit*, dans *Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik*, XI, 1955, Wien-München, 1956.

ce schéma linéaire, par lequel nous n'avons entendu désigner que les principales formes attestées du point de vue paléontologique. La « filière » la plus complète nous est offerte par les découvertes paléontologiques de l'Amérique du Nord, qui peuvent d'ailleurs être raccordées à celles des dépôts paléontologiques correspondants de l'Ancien Monde (d'où les appellations synonymes). Dans la première partie du quaternaire (pléistocène), les équidés d'Amérique s'éteignent, pour que beaucoup plus tard, en plein moyen âge, le cheval soit réintroduit dans le Nouveau Monde en tant qu'animal domestique. Après quoi il redeviendra sauvage, là-bas seulement<sup>3</sup>.

Pour revenir au quaternaire, ou plus précisément à sa première partie (le pléistocène), on peut affirmer que c'est la période géologique d'extension maximum (sous le rapport tant biologique que territorial) du genre *Equus* et, en même temps, celle de la différenciation la plus nette des sous-genres<sup>4</sup> actuels d'équidés.

En admettant que le sous-genre (?) *Equus stenorhis* ait survécu jusque dans les premiers temps du pléistocène, on enregistre parallèlement à lui — ou plus exactement, procédant de lui — les sous-genres suivants d'équidés quaternaires : 1) sous-genre (?) *Equus [Asinus] hydruntinus*; 2) sous-genre *Hippotigris*; 3) sous-genre *Asinus*; 4) sous-genre *Hemionus*; 5) sous-genre *Equus*<sup>5</sup>.

Passons maintenant en revue les sous-genres qui viennent d'être énumérés, après quoi, procédant par exclusion, nous concentrerons la discussion sur les problèmes qui concernent directement le sujet.

1) Sous-genre (?) *Equus [Asinus] hydruntinus*. Considéré par la plupart des zoologues et des paléontologistes comme un sous-genre distinct du grand genre *Equus*, l'*Equus [Asinus] hydruntinus* a constitué au cours du pléistocène l'unique espèce d'âne sauvage autochtone du sud-est européen. De petite taille et adapté à un milieu de steppe, il n'a existé — a-t-on longtemps cru — que dans la première partie du quaternaire<sup>6</sup>.

Or, à la surprise générale, on a constaté récemment que ledit équidé survivait encore, probablement en nombre extrêmement réduit, véritable « fossile vivant », à l'horizon chronologique du néolithique ancien sud-est européen, étant attesté dans le matériel faunique de la culture Körös de Hongrie et du nord-est de la Yougoslavie, dans la culture de Hamangia de la Dobrogea (à Cernavoda et Techirghiol<sup>7</sup>) et — découverte récente — en Transylvanie, à Cluj-Napoca, au lieu-dit « Gura Baciului », dans un horizon synchrone avec la culture de Protosesklo<sup>8</sup>.

Soulignons le fait que la gracilité marquée des ossements d'*Equus [Asinus] hydruntinus* de Techirghiol et de Cernavoda, par rapport aux exemplaires du paléolithique, sont un signe précurseur de l'extinction définitive de l'espèce<sup>9</sup>. Il convient de souligner également que la zone comprenant le sud-est de la Hongrie et le nord-est de la Yougoslavie et — davantage encore — la Dobrogea ont constitué les dernières aires propices à la survie d'une faune steppique, de même que le lieu-dit « Gura Baciului » est compris dans les « prés à foin de Cluj », qui constituent une réserve botanique justement en considération de leur flore qui conserve plusieurs espèces-reliquats à caractère steppique<sup>10</sup>.

A en juger par la chronologie relative des cultures néolithiques de Protosesklo, Körös et Hamangia, on est en droit d'affirmer que l'aire où ont survécu et disparu les derniers exemplaires holocènes d'*Equus [Asinus] hydruntinus* a été la steppe dobrogeenne<sup>11</sup>.

2) Sous-genre *Hippotigris*. Non influencé — ou beaucoup moins influencé — par les variations climatiques du pléistocène, établi de surcroît dans une aire exempte des périodes glaciaires et interglaciaires, le sous-genre *Hippotigris* d'Afrique a connu l'évolution la moins dynamique de tous les équidés quaternaires, conservant une série de caractères archaïques<sup>12</sup>.

<sup>3</sup> Pour toutes ces données, voir Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 11 sqq., tableaux, 3—4, pl. I.

<sup>4</sup> Il est important d'établir et de spécifier le sens dans lequel est employé le terme *equus*, car il peut désigner, même dans l'actuelle classification zoologique, trois choses différentes : le genre dans son ensemble (genre *Equus*), le sous-genre (c'est-à-dire les chevaux proprement dits) et l'espèce. Voici par exemple quelle est la classification systématique du cheval domestique : ordre *Perissodactyla*; sous-ordre *Hippomorpha*; famille *Equidae*; genre *Equus* (sous-genre *Equus*); espèce *Equus caballus* L.; variété *Equus caballus domesticus* dans ce cas-ci (le cheval domestique), on peut préciser en outre la race.

<sup>5</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 12, tableau 3, y compris les références bibliographiques.

<sup>6</sup> C'est du moins ce que croit Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 12, tableau 3 et p. 17.

<sup>7</sup> Voir à ce sujet O. Necrasov — S. Haimovici, *Materiale*, 8, 1962, p. 179—180.

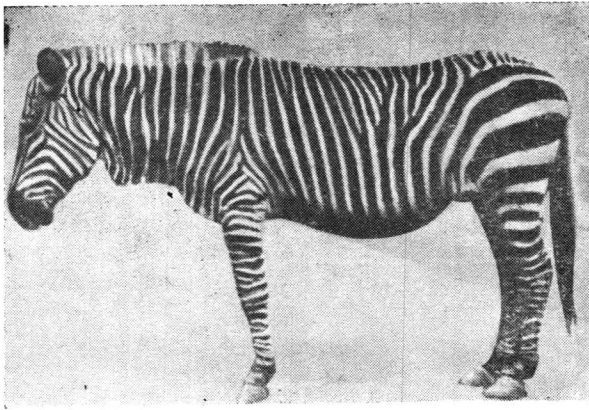
<sup>8</sup> N. Vlassa, *ActaMN*, 9, 1972, p. 12, 21.

<sup>9</sup> C'est aussi l'opinion de O. Necrasov — S. Haimovici, *op. cit.*, p. 180.

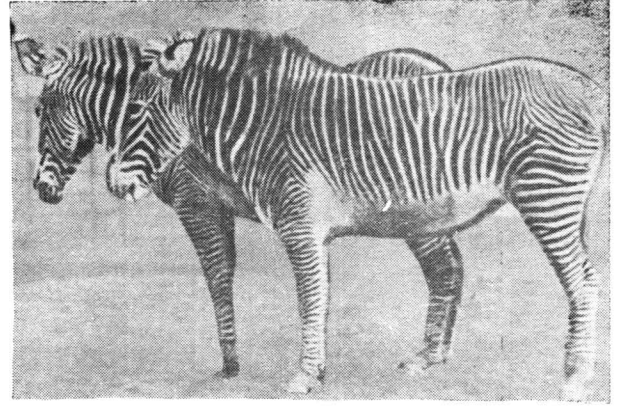
<sup>10</sup> Cf. *Monografia geografică a Republicii Populare Române*, I (*Geografia fizică*), București, 1960, p. 545, fig. 233, p. 548, fig. 236, p. 570, p. 647.

<sup>11</sup> Dans ce sens, O. Necrasov — S. Haimovici, AȘUIași, 5, 1959, p. 137 sqq. et 6, 1960, p. 355 sqq., ainsi que C. Rădulescu — P. Samson, *Quaternaria*, 7, Roma, 1965, p. 219 sqq. et dans *Lucr. Inst. de speol. „Emil Racoviță”*, 5, 1966, p. 251 sqq. Récemment, l'espèce a été identifiée également, dans le cadre de la céramique rubanée de la Moravie du sud, dans le site de Jeleni louka, près de Mikulov, voir Z. Kratochvíl, *Der Fund von Equus hydruntinus (Regalia, 1907) und anderer Säuger aus dem süd-mährischen Neolithikum*, *SlovArch*, 21, 1973, 1, p. 195 sqq.

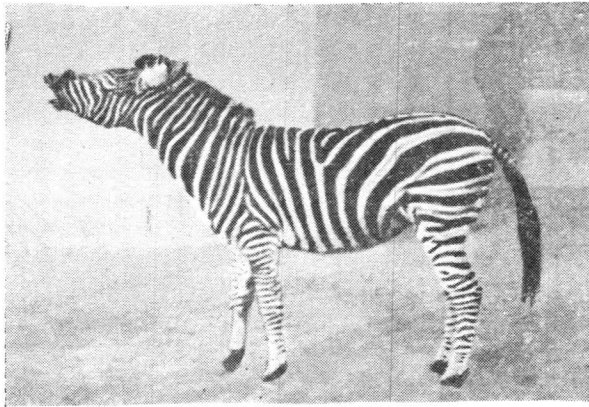
<sup>12</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 15. Au sujet de leur diffusion actuelle et d'autrefois (ainsi que celle d'autres équidés), voir p. 14 et la carte 1.



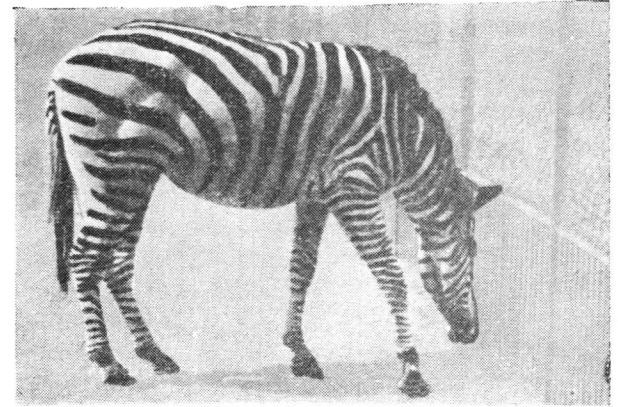
a



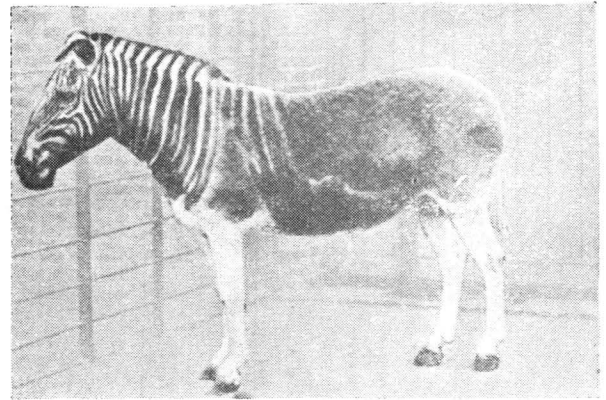
b



c



d



e

Fig. 1. Les représentants du sous-genre *Hippotigris*: a, zèbre de montagne; b, zèbre de Grevy; c, zèbre de Chapman; d, zèbre de Grant; e, quagga.

Du point de vue morphologique, les espèces les plus primitives de ce sous-genre, ainsi du reste que de *tous les équidés sauvages actuels*, sont le zèbre de montagne (*Equus [Hippotigris] zebra*) (fig. 1/a) et le zèbre de Grevy (*Equus [Hippotigris] grevyi*) (fig. 1/b). Ce sont en même temps, respectivement, l'espèce la plus basse et la plus haute sur pattes du sous-genre *Hippotigris*. Leurs raies transversales rapprochées, recouvrant le dos jusqu'à la naissance de la queue, sont une caractéristique commune aux deux espèces, celle justement qui, avec leurs grandes oreilles *arrondies*, leur confèrent la note d'archaïsme mentionnée<sup>13</sup>.

<sup>13</sup> W. Rammner, *Brehms Tierleben*, IV, Leipzig, 1941, p. 278 et fig. aux p. 276 et 277.

Tous les autres zèbres ont la tête à profil chevalin et appartiennent à l'espèce quagga (*Equus [Hippotigris] quagga*), classifiée en plusieurs races : le zèbre de Chapman (*Equus [Hippotigris] quagga chapmani*), qui vit au Transvaal (fig. 1/c) ; le zèbre de Grant (*Equus [Hippotigris] quagga granti*), qui vit au Kénya (fig. 1/d) ; le quagga proprement dit (*Equus [Hippotigris] quagga quagga*), dont seule la partie antérieure de la robe est rayée, qui vivait au sud de la rivière Orange. L'espèce est éteinte aujourd'hui, à l'exception de quelques exemplaires vivant dans les jardins zoologiques et les menageries (fig. 1/e)<sup>14</sup>.

Nous nous en tiendrons là pour le sous-genre *Hippotigris*, non sans mentionner que toutes les espèces et races de zèbres peuvent être croisées entre elles, ainsi qu'avec les ânes et les chevaux, mais que les bâtards nés du croisement d'un zèbre et d'un cheval ou d'un âne (zébroides) sont toujours stériles<sup>15</sup>.

3) Sous-genre *Asinus* (l'âne proprement dit). Suivant plusieurs opinions, y compris celle de Hančar, il s'agirait d'un groupe d'équidés qui — ainsi que le sous-genre suivant d'ailleurs — a connu une évolution d'une dynamique moyenne, c'est-à-dire qui a été marqué plus fortement par les modifications — elles-mêmes bien plus importantes — du milieu<sup>16</sup>.

D'origine indiscutablement africaine, le sous-genre *Asinus* — qui a eu autrefois, à l'état sauvage, une aire incomparablement plus vaste que celle d'aujourd'hui<sup>17</sup> — comprend les équidés les mieux adaptés au milieu de steppe sèche ou semi-désertique. La transformation de la plus grande partie de ce milieu en un désert de sable a réduit considérablement l'aire des derniers ânes sauvages d'Afrique à une bande relativement étroite de territoire le long de la partie septentrionale de côte est de l'Afrique.

L'aire des espèces sauvages (africaines) du sous-genre *Asinus* et celle du sous-genre *Hippotigris* s'excluent l'une l'autre, dans le sens que les premiers ne vivent que dans des zones où les derniers sont absents<sup>18</sup>.

Les ânes ont pour traits caractéristiques la couleur gris cendré de la robe, le museau clair (au contraire de celui du zèbre, qui est toujours noir ou noirâtre), les oreilles très longues, la queue enfin — tout comme chez le zèbre d'ailleurs — nettement différente de celle de l'*Equus caballus*, dans le sens que sa partie supérieure est charnue et qu'elle se termine par une touffe de poils longs.

A l'heure actuelle, ce sous-genre est représenté par trois espèces, dont deux sauvages et l'un domestique :

a) L'âne sauvage somalais (*Equus [Asinus] somaliensis*) (fig. 2/a) qui vit sur une bande étroite de la côte de Somalie et de l'ancien territoire de Gallaland, voisin du golfe d'Aden. Cette espèce n'a pas subi le processus de domestication des équidés et est facile à reconnaître par les raies « zébroides » de ses pattes<sup>19</sup>.

b) L'âne sauvage nubien (*Equus [Asinus] africanus* Fitz.) (fig. 2/b), espèce en voie d'extinction, habite une aire qui s'étend du Sennar et du sud de la Nubie à la région de Danakil de l'ancienne Erythrée (la zone de côte de la mer Rouge, qui forme aujourd'hui la partie nord-est de l'Ethiopie). De plus petite taille que l'âne sauvage somalais, l'âne sauvage nubien est à la base de toutes les races d'ânes domestiques euro-africains (les ânes proprement dits), auxquels il a transmis la caractéristique croix d'un brun noirâtre en travers du dos<sup>20</sup>.

c) L'âne domestique proprement dit (*Equus [Asinus] domesticus*) (fig. 2/c) dérive — suivant l'avis quasi unanime des chercheurs — de l'âne sauvage nubien, qui fut domestiqué en Égypte à partir de l'Amratien (= Naqada I, ± 3500 av.n.è.)<sup>21</sup>.

Il s'est répandu pour commencer en Afrique. Actuellement, il a une zone de diffusion très vaste, où l'on reconnaît plusieurs races et variétés, géographiquement localisées, qui conservent

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 278–279.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 279.

<sup>16</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 17 (y compris la bibliographie), 21, 16 et fig. 2–3 ; RLV, 3, 1925, p. 122–123, s.v. *Esel*. N'entre pas dans cette discussion *Equus [Asinus] hydruntinus*, sous-genre dont nous nous sommes occupé séparément.

<sup>17</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 14, carte 1.

<sup>18</sup> W. Rammner, *op. cit.*, p. 279.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 279–280.

<sup>20</sup> *Ibidem*. Voir également Al. Filipașcu, *Sălbăticiuni din vremea strămoșilor noștri*, București, 1969, p. 167 ; H. Epstein, *The Origin of the Domestic Animals of Africa*, II, Leipzig, 1971, p. 377–378.

<sup>21</sup> W. Rammner, *op. cit.*, p. 280 ; Al. Filipașcu, *op. cit.*,

p. 167 ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 391–393, 394–395. Les thèses qui envisagent aussi une influence de l'âne sauvage somalais ou qui le font dériver de races sauvages africaines éteintes depuis très longtemps (*Equus [Asinus] allanicus*, H. Epstein, *op. cit.*, p. 395–396) n'ont convaincu personne. Un fait qui nous paraît d'une importance toute particulière, c'est que les hybrides résultant de l'âne sauvage nubien et de l'âne sauvage somalais (créés par les zoo-biologues, mais inconnus à l'état sauvage) conservent tous la croix sur le dos de l'âne nubien, ainsi que les rayures des pattes héritées de l'âne somalais, cf. H. Epstein, *op. cit.*, p. 395. Voir également H. Müller-Karpe, *Handbuch der Vorgeschichte*, II, *Jungsteinzeit*, München, 1968, p. 251 et pl. 26/2 b (palette archaïque d'Hierakonpolis, qui montre clairement qu'il s'agit d'un âne avec la croix caractéristique sur le dos).



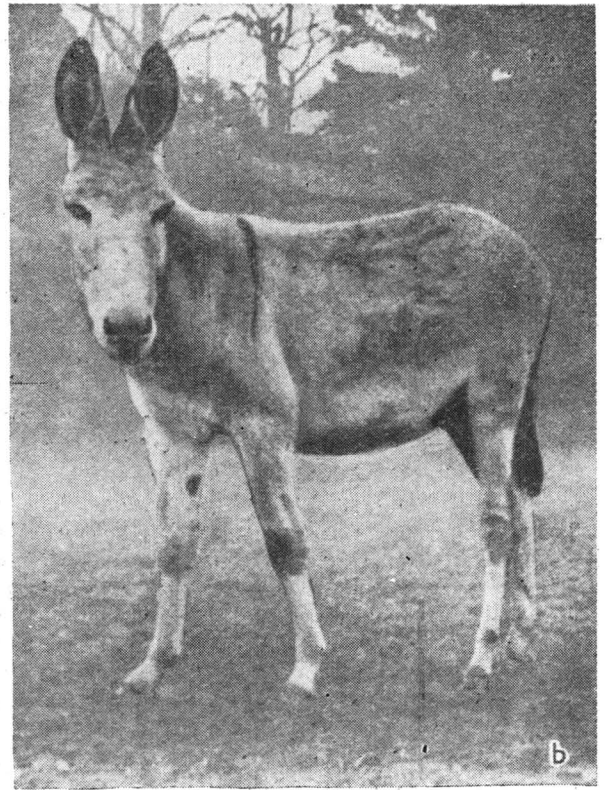
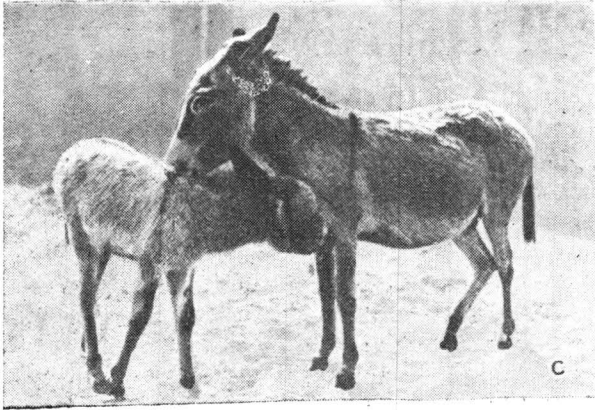
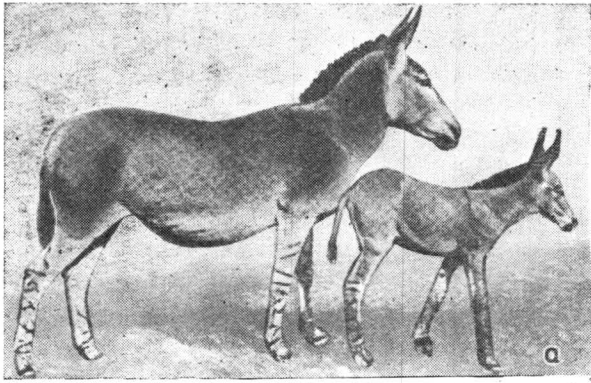


Fig. 2. Les représentants du sous-genre *Asinus*: a, âne sauvage somalais ; b, âne sauvage nubien ; c, âne domestique ; d, mulets au pâturage.

toutes, au-delà de certaines différences d'aspect, de taille et de robe, comme héritage de leur ancêtre commun, la croix sur le dos mentionnée ci-dessus <sup>22</sup>.

<sup>22</sup> Cette question est abondamment traitée et illustrée par H. Epstein, *op. cit.*, p. 382 sqq. (le chapitre *Recent Domestic Asses in Africa*). Mais il faut préciser qu'il n'est pas question du soi-disant âne Saïdi ou de Mascate, à la robe blanc argenté, de haute taille et qui n'a pas la croix de couleur foncée sur le dos. Quoique à l'heure actuelle celui-ci

soit répandu aussi dans le nord-est de l'Afrique, l'âne de Mascate, comme son nom l'indique, est de tout autre origine, s'étant formé comme race, sinon même comme sous-espèce en Asie, dans la zone du golfe Persique. Nous reviendrons d'ailleurs sur lui à propos du sous-genre suivant d'équidés. Voir également H. Epstein, *op. cit.*, p. 396.

De l'Afrique du Nord l'âne domestique a pénétré dans le bassin méditerranéen, où — en Crète et en Palestine par exemple — il est attesté près de 2000 ans avant le cheval. Son aire de diffusion comprend la Grèce, l'Italie et l'Espagne, ainsi que les îles de la Méditerranée, où les ânes ont été employés et élevés intensément jusqu'à nos jours. En Europe, l'âne est devenu avant tout bête de somme et, ces derniers temps surtout, sa reproduction a été plus ou moins laissée au hasard, ce qui a eu pour effet une diminution sensible de sa taille, de sorte que l'*Equus [Asinus] domesticus* européen est devenu beaucoup plus petit et d'un aspect plus ingrat que ses frères nord-africains. En outre, comme phénomène d'adaptation aux variations du climat, il porte pendant la saison froide une assez vilaine « robe d'hiver »<sup>23</sup>.

Mentionnons encore que les relations de haute antiquité entre l'Égypte, la zone palestino-syrienne et l'Asie Mineure ont eu pour effet la diffusion de l'âne domestique proprement dit dans ces régions-là aussi<sup>24</sup>.

Enfin, pour épuiser les problèmes concernant le sous-genre *Asinus*, il ne faut pas oublier que l'âne domestique est facile à croiser avec le cheval. Étant donné qu'il n'y a jamais eu la moindre contingence entre l'aire d'origine des ânes proprement dits (l'Afrique) et celle des chevaux, les croisements entre ces deux sous-genres d'équidés constituent un phénomène relativement tardif et exclusivement dirigé par l'homme.

Le produit de l'accouplement porte le nom de *mulet*, avec la distinction entre le *grand mulet* (hybride de l'âne et de la jument) et le *petit mulet* ou *bardot* (hybride d'étalon et de l'ânesse)<sup>25</sup>. Étant donné leur grande résistance et leur taille supérieure à celle de l'âne, les mulets ont représenté des animaux de traction et de selle fort prisés en Orient et dans le sud de l'Europe (fig. 2/d). Ajoutons que le mulet est toujours stérile et ne peut donc être obtenu que par l'accouplement entre un individu mâle et l'autre femelle des deux sous-genres.

4) Sous-genre *Hemionus*<sup>26</sup>. C'est le sous-genre d'équidés qui a donné le plus de fil à retordre aux chercheurs et au sujet duquel il plane d'ailleurs encore — surtout dans la littérature autre que celle zoologique ou biologique — de sérieuses confusions de terminologie.

Ainsi que Hančar a tenu à le préciser expressément<sup>27</sup>, l'*Hemionus* représente un sous-genre distinct du vaste genre *Equus*, exactement au même titre que, par exemple, le sous-genre *Hippotigris* ou *Asinus*. Il inclut les demi-ânes (*Halbesel*) asiatiques, qui diffèrent nettement, comme genèse et comme aspect, des ânes proprement dits d'origine africaine. Malheureusement, le nom même qui lui a été donné dans la classification zoologique (*Hemionus*, de *hemi* = demi ; *onos* = âne) prête à confusion, car pour les personnes peu compétentes il semble désigner le produit de l'accouplement du cheval et de l'âne. En outre, compte tenu du fait que le sous-genre en question est — et a surtout été — représenté aussi par des espèces domestiques, le terme, qui s'est généralisé, d'« âne sauvage » (« Wildesel », « wild ass ») est doublement inadéquat : il ne comprend pas tous les représentants du sous-genre et il prête à confusion avec les vrais ânes sauvages africains.

L'équivoque de cette terminologie a créé des confusions jusque dans les ouvrages des spécialistes les plus renommés de l'histoire des équidés : O. Antonius, V. Gromova, Fr. Hančar, T. Haltenorth, A. G. Bannikov, H. Epstein, pour n'en citer que quelques-uns<sup>28</sup>, bien que la situation réelle des faits leur fût connue et qu'ils se soient même efforcés de l'expliquer. La confusion qui s'est glissée dans les ouvrages de spécialité est entretenue aussi par le fait que ceux-ci ont tendance à mettre en lumière les similitudes incontestables qui existent entre les chevaux et les hémiones, sans insister suffisamment sur tout ce qui les sépare.

C'est pourquoi, afin d'éviter autant que possible toute interversion de sens, nous avons renoncé aux appellations de « demi-âne » et d'« âne sauvage », même s'il est spécifié qu'il s'agit de ceux d'Asie, pour désigner le sous-genre en question par le seul nom d'*hémione*<sup>29</sup>. Ce terme qui, du point de vue sémantique, correspond exactement à celui de « Halbesel », a été adopté par la nomenclature zoologique et ne prête pas à confusion autant que ceux que nous avons décidé de ne pas employer.

Le sous-genre *Hemionus*, qui présente des caractères morphologiques visiblement plus archaïques que les chevaux proprement dits, était répandu pendant le pléistocène moyen sur la vaste zone désertique et semi-désertique de l'Asie, avec une concentration très nette vers le sud du continent<sup>30</sup>.

<sup>23</sup> W. Rammner, *op. cit.*, p. 280–282 ; Al. Filipașcu, *op. cit.*, p. 167.

<sup>24</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 394–395. Le fait ressort aussi très nettement de l'Ancien Testament, où l'âne domestique proprement dit (c'est-à-dire celui d'origine africaine) est désigné par le nom de *hāmôr* (ânesse = *āḥn*), nom complètement différent de ceux sous lesquels apparaissent les « ânes sauvages » asiatiques ; voir G. B. Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, I<sup>3</sup>, 1847, p. 346 sqq. ; RLV, III, 1925, p. 123.

<sup>25</sup> W. Rammner, *op. cit.*, p. 282 ; Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 15, n. 33.

<sup>26</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 16, fig. 2/2.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 15, n. 33.

<sup>28</sup> La bibliographie de la question est immense, comme on peut voir chez Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 578 sqq. et chez H. Epstein, *op. cit.*, p. 585 sqq.

<sup>29</sup> La solution a été très bien entrevue par Al. Filipașcu, *op. cit.*, p. 180, nr. 1, qui ne l'a malheureusement pas appliquée de manière conséquente.

<sup>30</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 18.

Trois problèmes d'ordre général doivent être bien établis avant d'aborder la description des représentants divers du sous-genre :

— La carte des zones de diffusion des formes *sauvages* d'équidés montre — confirmant ainsi l'indépendance génétique des hémiones par rapport aux ânes africains — qu'entre la zone nord-est de l'Afrique, patrie des ânes sauvages africains, et l'aire habitée par les hémiones il existe une large bande de terre où toute forme d'équidés sauvages est absente <sup>31</sup>.

— Dans le même ordre d'idées, les nombreuses tentatives faites dans les jardins zoologiques de croiser les hémiones et les ânes proprement dits (sauvages ou domestiques) n'ont jamais abouti qu'à des *hybrides stériles*, confirmation certaine — si elle était encore nécessaire — de l'incompatibilité chromosomienne entre les sous-genres *Hemionus* et *Asinus* <sup>32</sup>.

— La parenté entre les différents représentants du sous-genre est particulièrement proche, au point qu'ils sont souvent considérés comme ne constituant que des *sous-espèces* ou des *variétés* <sup>33</sup>.

Ces points préliminaires établis, voyons quels sont les représentants du sous-genre en question :

a) L'onagre (*Equus hemionus onager*, Bodd. 1785) ou — improprement désigné — l'« âne sauvage persan » s'est maintenu jusqu'à nos jours à l'état sauvage dans le nord de l'Iran, sans compter plus de 2000 exemplaires. On ignore s'il a disparu complètement ou non dans le sud de l'Afghanistan (Haltenorth, 1966). Quelques dizaines d'exemplaires ont survécu dans le Turkménistan (Bannikov, 1961) <sup>34</sup>.

De taille réduite, à tête et pattes fines, l'onagre a le bas du corps d'un blanc éclatant, couleur qui vire au jaunâtre vers le haut. Sa crinière est courte et souple et sa queue se termine par une touffe de poils longs d'environ 30 cm (Brehm, 1880) (fig. 3/a—b) <sup>35</sup>. Considéré dans le passé ancien comme « gibier noble », autant pour sa chair exquise que pour la finesse de sa peau, l'onagre était chassé soit au lasso, soit — comme le relate Xénophon — par la méthode des fosses creusées dans la steppe, sur le trajet suivi par les bandes nomades de ces animaux <sup>36</sup>.

Inscrit par Pline, comme espèce par lui identifiée, sur la liste de celles connues par Aristote (Steier, 1913), il reçoit le nom de *onager*, c'est-à-dire d'« âne sauvage » (*onos* = âne ; *agrius* = sauvage). Ce nom, repris par Strabon et par Solinus, acquiert au moyen âge un sens plus large, désignant désormais aussi, par extrapolation, d'autres espèces ou variétés d'hémiones <sup>37</sup>.

Anticipons sur des problèmes qui seront traités au cours de cet exposé, pour mentionner dès maintenant que *Equus hemionus onager* a été la *première espèce impliquée dans le processus de domestication des équidés en Orient*. Cette pratique est attestée d'abord en Elam et Mésopotamie <sup>38</sup>, où l'onagre a vécu comme espèce *domestique*, son effectif ayant pu être renouvelé sans cesse à partir du lot demeuré à l'état *sauvage* en Iran <sup>39</sup>. L'onagre s'éteindra en tant qu'espèce domestique après l'introduction en Asie Antérieure de l'âne domestique d'origine africaine et du cheval, équidés dont les qualités biologiques supérieures rendaient l'élevage et l'emploi de l'onagre *non rentables* <sup>40</sup>.

Pour clore cette présentation zoologique de l'onagre, ajoutons qu'il est considéré être — par des voies qui ne sont pas entièrement élucidées — l'ancêtre de l'âne dit « noble » d'Asie (la race Saïdi, ou de Mascate), à la robe toute blanche <sup>41</sup> (fig. 3/c).

b) L'onagre syrien (*Equus hemionus hemippus*, Geoffroy, 1855 = *Equus onager hemippus*) <sup>42</sup>, probablement disparu aujourd'hui, constitue, par sa taille qui ne dépasse pas 1 m, l'un des plus petits équidés holocènes. Son aire comprenait le nord-ouest de la Mésopotamie (territoire coïncidant plus ou moins aujourd'hui avec le nord-est de la Syrie) et le nord de l'Arabie (espace correspondant aujourd'hui à la zone d'Iraq, qui s'étend à l'ouest de l'Euphrate, le nord de l'Arabie Saoudite, la Jordanie et Israël). Son histoire, en tant qu'espèce, coïncide très probablement, en gros, avec celle de l'onagre proprement dit, dont il ne diffère d'ailleurs que par sa taille plus réduite.

Tout comme l'onagre proprement dit — dont, à vrai dire, seuls les zoologues modernes le distinguent — il a été introduit dans l'aire mentionnée comme animal *domestique* et il n'est redevenu

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 14, carte 1. Cette bande de terre coïncide justement, de manière fort significative, avec les zones où les hémiones deviendront les premiers équidés domestiqués de l'Orient antique (*ibidem*, p. 21).

<sup>32</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 397.

<sup>33</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 18 ; Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 179, 180.

<sup>34</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 179.

<sup>35</sup> *Ibidem*.

<sup>36</sup> *Ibidem*.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 178—179. Voir également, pour l'onagre,

W. Rammner, *op. cit.*, p. 280 et H. Epstein, *op. cit.*, p. 396—397, fig. 452.

<sup>38</sup> C'est-à-dire dans une zone où les précurseurs sauvages des équidés font (du point de vue paléontologique) défaut.

<sup>39</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 490—496.

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 499—500.

<sup>41</sup> Voir ci-dessus, note 22, ainsi que Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 167.

<sup>42</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 179 ; Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 18 ; W. Rammner, *op. cit.*, p. 280 ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 396—397, 398, fig. 453.

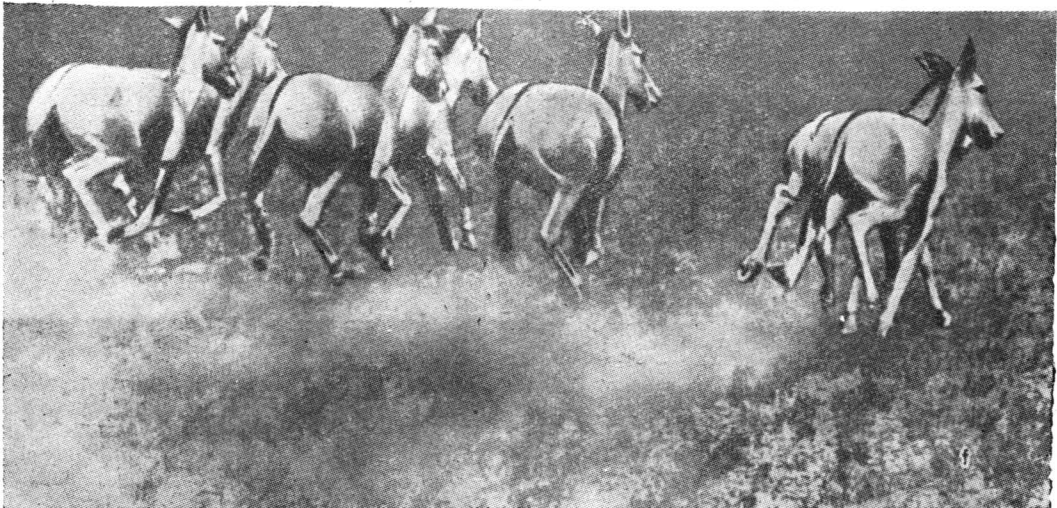
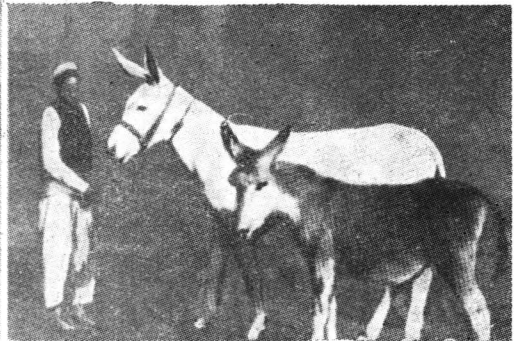
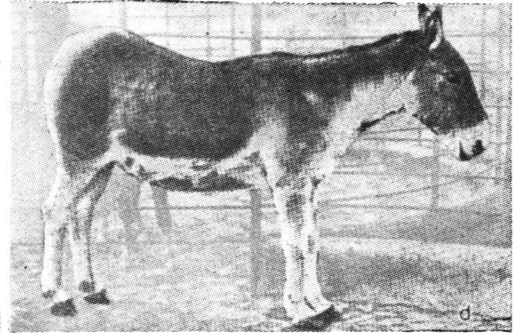
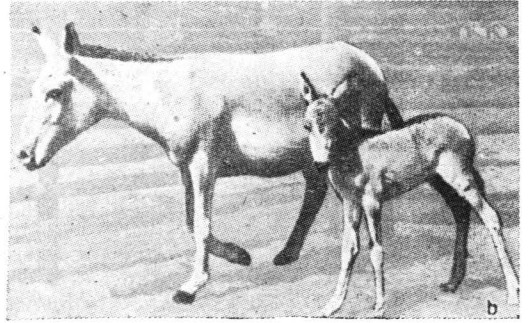
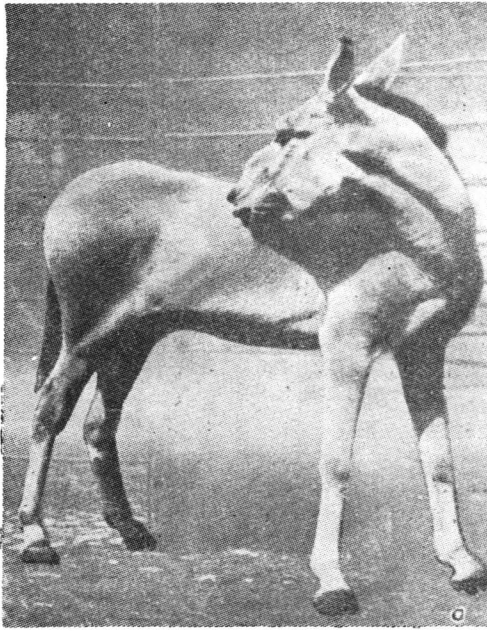


Fig. 3. a—b, d—f représentants du sous-genre *Hemionus*: a, onagre mâle; b, femelle et petit de l'onagre; d, kiang âgé, avec la robe caractéristique pour la saison froide; e, femelle de koulan et son poulain à l'abreuvoir (réserve de Badkyz); f, bande de koulans; c, «âne» blanc (race de Saïdi ou de Mascate), à côté d'un âne domestique.



sauvage qu'après avoir été supplanté économiquement par l'âne domestique d'origine africaine<sup>43</sup> et, plus tard, par le cheval domestique<sup>44</sup>.

Compte tenu de son aire de diffusion, qui est située plus à l'ouest que celle de l'onagre proprement dit, il ne serait point exclu que les sources antiques européennes se réfèrent surtout à l'onagre syrien, plus proche comme habitat du monde gréco-romain. Parmi ces sources et en concordance avec les explications qui précèdent, une des mentions les plus récentes de l'onagre — sans que l'on puisse préciser s'il s'agit de *Equus hemionus onager* ou de *Equus hemionus hemippus*, ni s'il est encore domestique ou déjà redevenu sauvage — est due à Columelle, donc après Pline, qui cite à titre de curiosité les bâtardeaux obtenus par les Romains du croisement d'onagres mâles et d'ânesses<sup>45</sup>.

C'est toujours l'onagre syrien qui, dans l'Ancien Testament, est désigné par les noms de *pere* ou de *ārôd*, dans l'acception claire d'âne sauvage, justement pour opposer l'hémione en question à l'âne domestique d'origine africaine<sup>46</sup>.

c) L'onagre anatolien (*Equus hemionus anatoliensis*)<sup>47</sup>, éteint dès les derniers siècles avant notre ère et connu seulement par des représentations et un matériel osseux sous-fossile assez peu abondant. Il est difficile de dire à quel point est justifiée la distinction qui a été faite entre une espèce (ou sous-espèce, ou même simple variété) anatolienne, d'une part, et l'onagre proprement dit et l'onagre syrien, de l'autre. Les explications les plus plausibles seraient les suivantes :

— A une époque lointaine, l'aire de l'onagre syrien comprenait aussi le sud de l'Anatolie ; dans ce cas, l'onagre anatolien ne serait qu'une variété septentrionale du même animal ;

— Selon une autre hypothèse (vers laquelle, personnellement, nous inclinons), à une époque très reculée, l'onagre (*Equus hemionus onager*) aurait eu pour aire une zone plus vaste, comprenant aussi, dans le prolongement de la partie septentrionale des Monts Zagros, le Kurdistan et les chaînes du Taurus arménien, du Taurus et de l'Antitaurus, jusque en plein plateau central anatolien. Dans ce cas, il s'agirait d'un hémione qui s'est constitué comme variété nord-occidentale de l'onagre proprement dit.

De toute façon, l'hypothèse d'Epstein<sup>48</sup>, selon laquelle des onagres *domestiques* apparaissent dans les peintures murales du sanctuaire de la phase V de Çatal Hüyük (daté du VI<sup>e</sup> millénaire av. n. è. par le C<sub>14</sub>), nous paraît tout à fait improbable. En effet, les équidés en question sont toujours représentés à côté d'autres animaux sauvages, dans des scènes dont le caractère cynégétique est hors de doute<sup>49</sup>. A cet égard, Epstein commet une erreur en renvoyant<sup>50</sup> à Brentjes, car celui-ci affirme juste le contraire !<sup>51</sup>

En conclusion, nous estimons, premièrement, que le caractère sauvage (encore) des onagres peints à Çatal Hüyük-phase V est incontestable et, deuxièmement, que la domestication d'*Equus hemionus anatoliensis* — sans distinction de son origine : variété septentrionale d'*Equus hemionus hemippus* ou variété nord-occidentale d'*Equus hemionus onager* — ne précède pas chronologiquement l'époque généralement admise pour la domestication de l'onagre.

d) Le ghorkhar, ou gourkhour (*Equus hemionus khur*, Less., 1827), espèce orientale, apparentée à l'onagre, aujourd'hui en voie de disparition, était répandu autrefois dans la partie centrale et méridionale de l'Iran, jusqu'en Inde, ou plus exactement jusqu'à la partie ouest du Pakistan et au Bélouchistan<sup>52</sup>.

Il semble définitivement établi que les Sumériens ont employé, outre l'onagre proprement dit et surtout comme animaux de trait, les ghorkhars plus massifs et plus robustes, qu'ils faisaient venir du Fars et du Laristan, d'au-delà de la partie méridionale des Monts Zagros<sup>53</sup>.

<sup>43</sup> Voir ci-dessus nos explications sur *Equus (Asinus) domesticus*.

<sup>44</sup> Celui-ci a pénétré dans la région en question avec les chars de combat des Kassites indo-européens, dont les invasions, associées à celles des Hittites et à peu près contemporaines de celles des Hyksos en Egypte, ont mis fin à l'empire de la dynastie de Hammourabi, vers 1595 av.n.è. (date proposée par S. Smith, *Early History of Assyria to the Year 1000*, London, 1928 ; idem, *Atalakh and Chronology*, London, 1940 ; H. Frankfort, *The Birth of Civilisation in the Near East*, London, 1951). D'autres auteurs situent ces événements bien plus tôt, en fonction des différences de datation de la « période sombre » de l'histoire de la Mésopotamie qui sépare la période ancienne babyloniano-assyrienne de la période babyloniano-kassito-assyrienne moyenne, voir à ce sujet H. Epstein, *op. cit.*, p. 488—490.

<sup>45</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 500.

<sup>46</sup> Voir ci-dessus, n. 24 ; G. B. Winer, *op. cit.*, II<sup>o</sup>, 1847, p. 674 ; F. Hommel, *Die Namen der Säugtiere bei den südsem.*

*Völkern*, 1879, p. 117 sqq. ; H. B. Tristram, *The Fauna and Flora of Palestine*, 1884, p. 2 ; H. Guthe, *Kurzes Bibelwörterbuch*, 1903, p. 727 ; F. Bodenheimer, *Die Tierwelt Palästinas*, I (*Das Land der Bibel*, III, 3), 1920, p. 8 sqq. ; RLV, III, 1925, p. 123 ; Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 178.

<sup>47</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 179.

<sup>48</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 491, p. 490, fig. 546.

<sup>49</sup> Voir également à ce sujet H. Müller-Karpe, *op. cit.*, pl. 121 A/1, 4, p. 438.

<sup>50</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 491.

<sup>51</sup> B. Brentjes, *Von Schanidar bis Akkad*, Leipzig-Jena-Berlin, 1968, p. 73 et p. 70, fig. a, p. 72, fig. d. L'auteur, dans son interprétation des scènes, croit que les onagres ont été chassés et capturés, mais non pas domestiqués. Du reste, les fresques en question sont peintes sur les parois de l'édifice désigné clairement par le terme « Jagdkult-Tempel ».

<sup>52</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 179—180 ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 497—498.

<sup>53</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 499.

e) Le kiang (*Equus hemionus kiang*, Moorcroft, 1841) est une espèce d'hémione, également en voie de disparition, dont l'aire de diffusion est encore plus orientale. Le kiang n'a jamais, que nous sachions, été domestiqué et vit à l'état sauvage dans une aire comprise entre le Tibet, le Népal, le Cachemire et le Koukou-Nor. C'est un équidé rapide, vivant dans les régions semi-désertiques montagneuses, que l'on peut rencontrer en été jusqu'à 6000 m d'altitude. C'est le plus grand des hémiones (plus de 1,30 m de hauteur au garrot); il est de couleur brun foncé, avec le museau, le ventre et la partie inférieure des pattes blancs (fig. 3/d)<sup>54</sup>. De par son adaptation au milieu, son corps se couvre à la saison froide d'une « robe d'hiver ».

Dans la haute antiquité il existait, paraît-il, une variété extrême-orientale, chinoise, de l'hémione, actuellement complètement disparue, qui représentait une forme étroitement apparentée au kiang<sup>55</sup>.

f) Le koulan (*Equus hemionus hemionus*, Pall., 1775)<sup>56</sup> est le seul hémione qui ait connu une diffusion importante en Europe (notamment dans la partie est et sud-est du continent). En Roumanie, il est attesté dans les sources anciennes sous le nom de *colun* ou de *colîn* et, dans les sources médiévales du centre et de l'ouest de l'Europe, sous le nom — adopté improprement, par extension — d'onagre. On trouve ses ossements en grand nombre, comme résultat de la chasse, dans les sites de l'âge du bronze et du premier âge du fer, dans la région d'Odessa, aux bouches du Bug, autour de Kiev et au nord du Caucase, ainsi que dans les établissements scythes de Crimée. Il existe de nombreuses références aux chasses aux koulans, organisées par les rois Archakides dans la vallée de l'Apax, dans les sources du I<sup>er</sup> et du II<sup>e</sup> siècles de n.è. Au X<sup>e</sup> siècle, l'érudit arménien Moïssé Kagankatvazian mentionne la présence de cet équidé dans les basses steppes de Kouro-Apax. Au XIV<sup>e</sup> siècle, les chasses au koulan sont attestées dans les steppes nord-pontiques. Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, son aire de diffusion commence à se restreindre vers l'est; on le rencontre encore fréquemment entre la mer d'Azov, la Caspienne, le Caucase et la partie sud des Monts Oural. A partir de 1750, ses migrations saisonnières vers l'ouest ne dépassent plus la rivière Oural. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il est encore assez bien représenté entre la mer Caspienne et la mer d'Aral (plateau d'Oust-Ourt), mais son aire se restreint rapidement, sa limite s'établissant au nord des steppes désertiques du Kazakhstan, d'où, en été, il émigre jusqu'à l'Irtych, à l'Ili et au nord-est du lac Balkhach. Après 1930, il disparaît définitivement de ces lieux, ainsi que de tout le Kazakhstan, pour se réduire à un lot de 300 à 500 individus vivant dans la réserve, créée en 1919, de Badkyz, au bord du désert de Karakoum (Turkménistan) (fig. 3/e). Concomitamment, l'aire du koulan s'est restreinte dans la zone comprenant le sud-ouest de la Mongolie et le nord-est de la Chine, cette espèce étant repoussée vers l'ouest et n'apparaissant plus aujourd'hui qu'au pied de l'Altai, dans la région steppique voisine du désert de Gobi. En 1953, un mâle et sept femelles ont été transférés de la réserve de Badkyz à l'île déserte Barsa-Kelmech de la mer d'Aral, où, à la surprise des spécialistes, ils se sont acclimatés étonnamment vite (Bannikov, 1961)<sup>57</sup>.

Un peu plus court sur pattes que le kiang, le koulan mesure de la tête à la naissance de la queue 1,5 m. Sa queue, qui a de 40 à 44 cm de longueur, est charnue comme celle des bovins et se termine par une touffe d'environ 25 cm (Brehm, 1880). La couleur de fond de sa robe est un jaune rougeâtre; elle est traversée, sur l'épine dorsale, par une étroite bande de couleur brune, dépourvue — comme chez tous les hémiones — de la « croix » caractéristique pour les ânes. Le koulan atteint au galop la vitesse de 60—70 km à l'heure (fig. 3/f), vitesse qu'il peut maintenir sur une dizaine ou une quinzaine de kilomètres. Sur des distances plus grandes, il se déplace à une moyenne de 40 km à l'heure et il se comporte fort bien dans la neige. Les koulans vivent d'habitude en bandes isolées, composées d'un étalon adulte, de quelques femelles et de deux ou trois poulains de différents âges, de 8 à 12 individus en tout. Ce n'est qu'en Mongolie, surtout l'hiver, que les bandes arrivent à compter jusqu'à 200 têtes; de même, dans l'antiquité, à en croire les sources, il y avait dans la zone de Badkyz des bandes atteignant jusqu'à 1000 individus. Aujourd'hui, sur les quelques parcelles de territoire où il se maintient, la densité du koulan ne dépasse pas un individu par 30—40 kilomètres carrés<sup>58</sup>.

<sup>54</sup> Au sujet du kiang, voir: A. D. Burr, *Les Equidés du Musée Zoologique de Strasbourg*, Bull. de l'Assoc. Philomatique d'Alsace et de Lorraine, 4, 1919—1924, p. 236; Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 180; Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 18; W. Rammner, *op. cit.*, p. 280 et fig. p. 282; H. Epstein, *op. cit.*, p. 396. Signalons — à titre de curiosité comique — que dans LTR, 3, 1958, p. 191, un auteur brouillé avec la zoologie a confondu le kiang et ... le kangourou!

<sup>55</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 18.

<sup>56</sup> Pour le koulan, voir: Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 180—186; Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 9—10, 18, 21; W. Rammner,

*op. cit.*, p. 280 et fig. p. 281; H. Epstein, *op. cit.*, p. 396, 503, 577.

<sup>57</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 180—181; A. G. Bannikov, *Ecologie et distribution d'Equus hemionus Pall.; les variations de sa limite de distribution septentrionale*, dans *La Terre et la Vie*, 1961, p. 86 sqq. En ce qui concerne la rapide acclimatation des koulans dans l'île de Barsa-Kelmech, il n'y a là au fond rien d'étonnant, puisqu'ils ont été transportés dans le milieu écologique qui avait été le leur à l'origine.

<sup>58</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 181—182.

Dans les zones semi-désertiques où ils se maintiennent, à la limite des steppes proprement dites, les koulans vivent sur les hautes collines (300—600 m d'altitude), voire en Mongolie sur des montagnes, jusqu'à 2000 m d'altitude, d'où ils émigrent au mois de novembre vers le sud-ouest (ceux de Badkyz) ou vers l'est (ceux de Mongolie), c'est-à-dire vers des zones qui pendant la mauvaise saison sont exemptes de précipitations abondantes. Ils se tiennent là, dans des vallées à pic, plus ou moins à l'abri des tempêtes de neige et de sable. Au mois de juillet ils reviennent à leurs pâturages d'été. Durant cette période, les abreuvoirs leur sont nécessaires, et c'est même l'emplacement de ceux-ci qui détermine le comportement des koulans, leur cycle nycthémeral et la répartition des bandes dans une zone de 10 à 15 km autour de la source d'eau. L'aménagement d'abreuvoirs dans le désert et la prise en possession des sources fixes d'eau par les troupeaux de moutons, avec tout leur cortège de chiens et de bergers, ont fini par déloger les koulans de la plupart des régions où ils se maintenaient encore au début du XX<sup>e</sup> siècle (Bannikov, 1961). En outre, ils ont été chassés de façon barbare par les Mongols et les Toungouses, qui apprécient beaucoup la chair et la peau du koulan <sup>60</sup>.

La dénomination mongole de *Equus hemionus hemionus* est *djighetaï* (= « longues oreilles », évidemment en comparaison du cheval), les Toungouses l'appellent *dčan*, les Kirghiz *koulan* (< turco-persan *koulan* ou *tshoulan* < *tshouloun* = « longues oreilles »). C'est sous cette forme que le nom a été adopté en paléoslave et maintenu surtout en russe. En slavons d'Eglise, l'appellatif apparaît sous la forme *kolunъ* (dans l'acception de « Wildesel » — Tiktin, 1903) > roumain *colun* ou *colîn*. Dans le reste de l'Europe, le koulan a été désigné par la forme livresque *onager*, c'est-à-dire par la dénomination extrapolée de *Equus hemionus onager*.

Les variantes roumaines *colun*, *colîn* et *colon* (formées comme les variantes du nom du chêne rouvre : *gorun*, *gorîn*, *goron* — Iordan, 1963) <sup>60</sup>, se retrouvent dans la toponymie de la Roumanie, dont le territoire faisait jadis partie de l'aire de diffusion du koulan. L'attestation toponymique de l'espèce montre que la population autochtone l'a bien connue et lui a donné son nom spécifique, sans jamais le confondre avec l'âne (dont il diffère d'ailleurs sensiblement).

Les toponymes connus dérivent soit de *colun* et de ses variantes, soit, dans certains cas, d'un anthroponyme « Colun » qui est à la base des « dérivés personnels » *Coluneşti*, *Coloneşti* (Iordan, 1963). Un certain « Jurj Colun » est attesté dans un document de 1528 et à Mălaia (dép. de Vilcea) on connaît l'anthroponyme « Colhon » (Conea, 1935). La forme anthroponymique est, très probablement, le résultat d'un processus analogue à celui qui a abouti à la formation d'autres anthroponymes « méritoires » (Bour, Zimbru, Brebu, Plotun), processus consistant à attribuer à une personne les vertus reconnues à l'animal respectif <sup>61</sup>.

Sur le total de 17 toponymes localisés sur la carte de la Roumanie <sup>62</sup>, le plus grand nombre se trouvent dans les zones considérées de tout temps comme zones de steppe à excellents pâturages, avec une densité maximum dans la région de Buzău. A mesure que son espace vital s'est effrité en de petites aires locales, ne pouvant — comme le gros de l'espèce — se retirer vers l'Orient, le koulan a pénétré aussi dans la zone montagneuse et boisée, ainsi que l'attestent les toponymes Colun, l'un de la zone de Făgăraş (possession en 1252 du monastère de Cîrţa, — Bunea, 1910), l'autre de la zone de Sibiu (attesté en 1322, — Suci, 1967), celui de Virful Colun, sur le territoire de la commune d'Ilva Mare (dép. de Bistriţa-Năsăud, — Gallan, 1906 ; Drăganu, 1928) et celui de Virful Colînlui, dans les Monts de Buzău (Iordan, 1963). La pénétration du koulan dans la région des montagnes boisées a été le prélude de l'extinction définitive de l'espèce, en raison non pas tellement de l'altitude (à preuve les altitudes auxquelles le koulan et le kiang ont survécu en Mongolie) que du manque des grands espaces ouverts.

Comme pour tous les animaux présentant un évident dimorphisme sexuel, le koulan a connu en Roumanie des appellations spécifiques pour le sexe et l'âge : *colun*, *colîn*, *colon* — pour le mâle ; *coloneaţă*, *coluniţă* — pour la femelle ; *colunaş*, *colonaş* (aussi comme anthroponyme) — pour le petit <sup>63</sup>.

En rapport direct avec la présente étude, relevons pour l'instant les points suivants :

- La zone de diffusion du koulan était située (et se situe encore) au nord de celle des différentes espèces d'onagres ;
- Jamais et nulle part, dans l'immense aire qu'il a occupée autrefois, le koulan n'a été soumis à la domestication, mais il est resté, aujourd'hui encore, un animal par excellence sauvage et intentionnellement chassé ;

<sup>60</sup> *Ibidem*.

<sup>60</sup> Iorgu Iordan, *Toponimia românească*, Bucureşti, 1963, p. 364, 506, avec les références bibliographiques.

<sup>61</sup> Démètre Cantemir, dans son *Histoire hiéroglyphique*, cite en exemple la « vertu » du koulan (= force, courage, dans la langue roumaine ancienne, comme dans le lat. « vir-

tus, -tis »), justement pour sa résistance aux longues courses. Sur toute cette question, cf. Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 183, 184—186.

<sup>62</sup> *Ibidem*, p. 185.

<sup>63</sup> *Ibidem*, p. 186.

— Cette règle s'applique en tout état de cause au territoire de la Roumanie, où le koulan s'est éteint, *comme animal sauvage*, en plein XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>64</sup>.

5) Sous-genre *Equus* (les chevaux proprement dits). Bien que le problème des chevaux proprement dits soit — ainsi qu'on le verra — d'importance secondaire pour notre discussion sur les différents équidés, mais afin de ne pas nous départir de la règle que nous nous sommes fixée, à savoir de procéder *par exclusion*, nous passerons brièvement en revue, tout comme les autres, ce dernier sous-genre du grand genre *Equus*, sous-genre qui porte le nom même du genre tout entier<sup>65</sup>.

Dans ces considérations, notre point de départ sera l'observation fondamentale de Hančar<sup>66</sup> que, en ce qui concerne les chevaux proprement dits, tous ceux-ci — qu'ils soient du pléistocène ou du début de l'holocène, éteints<sup>67</sup> ou existants, sauvages ou domestiques — constituent *une seule espèce* (*Equus caballus fossilis* Cuv. = *Equus caballus* L.), dont les représentants, particulièrement nombreux, ne doivent être considérés que comme des variétés. Autrement dit, dans le cadre du *sous-genre Equus*, la variabilité s'est réalisée, depuis le commencement du pléistocène jusqu'à ce jour, dans les limites d'une seule *espèce*, laquelle comprend d'innombrables *variétés* (pour les chevaux sauvages) ou *raças* (pour les chevaux domestiques)<sup>68</sup>.

La preuve qu'il en est bien ainsi nous est fournie par les possibilités pratiquement illimitées (tout du moins sous le rapport de la compatibilité biologique) de croiser entre elles les différentes races de chevaux, les produits de ces croisements étant à leur tour féconds.

Issu d'un centre génétique situé dans le centre-nord de l'Asie, le cheval<sup>69</sup> se répandra en fonction des pulsations de la calotte glaciaire, phénomène qui a déterminé des fluctuations importantes dans la disposition et la densité des bandes, le milieu le plus propice étant celui fourni par le climat et la végétation de steppe des interglaciaires et du postglaciaire, périodes qui coïncident avec la diffusion maximum du cheval dans les espaces eurasiens.

L'extension, au cours des périodes mentionnées (notamment au cours des interglaciaires), de leur milieu d'origine — les steppes — vers le nord et l'ouest a eu pour effet la diffusion en vagues successives des chevaux dans ces mêmes directions, y compris tous les phénomènes produits par la relation cheval (en tant que gibier) — homme (en l'espèce les chasseurs paléolithiques). Ce problème, qui a affecté le processus même d'évolution de l'homme et toute l'économie du paléolithique, surtout du paléolithique supérieur, a donné lieu à toute une série de manifestations de superstructure, nullement négligeables. Ce sont là d'ailleurs des questions trop connues pour que nous nous arrêtions encore dessus ici.

Ce qu'il convient de souligner, c'est que dès le pléistocène quelques variétés principales de chevaux se laissent entrevoir, sans plus mentionner les phénomènes de croisement et de coexistence des différents types<sup>70</sup>. Dans les grandes lignes, en fait de variétés principales, on peut distinguer trois types : les chevaux de steppe, ceux spécifiques pour les zones désertiques et ceux de forêt. Mais il faut bien se dire que ni les milieux originaux respectifs, ni par conséquent leurs aires de diffusion dans le pléistocène ne coïncidaient avec la situation qui s'est créée à l'époque postglaciaire<sup>71</sup>.

La fragmentation de l'aire de diffusion initiale en micro-aires a abouti, en Europe centrale et du nord-ouest, à la création, d'une part, d'*Equus c. ferus* Pallas (dérivé de *E. c. fossilis*) et, d'autre part, à la formation du cheval sauvage de forêt, *Equus caballus silvaticus* Vetulani (= *E. ferus silvestris* Van Den Brinken, Haltenorth, 1956 = *E. c. abeli*, Hainard, 1949)<sup>72</sup>.

On estime que le premier est à la base des nombreuses races de poneys<sup>73</sup> actuels de l'ouest et du nord-ouest de l'Europe : la race de Connemara (Irlande), les poneys d'Islande, ceux de Gotland

<sup>64</sup> La dernière attestation, pour la Transylvanie, est due à Büsching, *Erdbeschreibung*, 1788 (cité d'après B. Szalay, *Bourul în Ardeal*, dans *Carpații*, 12, 1937, p. 325 sqq.).

<sup>65</sup> Voir ci-dessus, n. 4.

<sup>66</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 17.

<sup>67</sup> *E. süßenbornensis*, *E. cab. mosbachensis*, *E. cab. abeli*, variété d'*E. cab. fossilis* de Tiraspol, *E. cab. steinheimensis*, *E. cab. taubachensis*, *E. cab. chosaricus*, *E. cab. missi*, *E. cab. germanicus*, *E. cab. latipes*, variété fossile d'*E. cab.* de Solutré, la variété de l'*E. cab.* de Schussenried, la variété d'*E. cab.* de l'Oural, deux types sibériens d'*E. cab.*, *E. cab. Ladogarum*, etc. Voir Hančar, *op. cit.*, p. 16.

<sup>68</sup> En général, pour les problèmes concernant les chevaux, voir : Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 1—21 ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 401—417, 418—427, 512—521 ; W. Rammner, *op. cit.*, p. 283—291 ; Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 165—177 (tous ces ouvrages avec les bibliographies respectives). Voir également

RI.V, X, 1927—1928, p. 109 sqq., s.v. *Pferd*.

<sup>69</sup> Le cheval se distingue aussi des sous-genres d'équidés mentionnés ci-dessus par le fait que, contrairement aux ânes, aux zèbres et aux hémiones, il a les caractéristiques *châtaignes* (excroissances placées aux endroits où les glandes à sécrétion fonctionnent encore et qui représentent des rudiments des anciens doigts disparus, ou plutôt unis au cours de l'évolution philogénétique) aux quatre membres et par le fait que sa queue est formée de longs poils, partant de sa racine même.

<sup>70</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 165 sqq., 170 sqq. ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 403—404.

<sup>71</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 401—403.

<sup>72</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 171—172.

<sup>73</sup> On nomme en général poneys tous les chevaux mesurant moins de 140 cm de hauteur au garrot, cf. W. Rammner, *op. cit.*, p. 288—289.



(Suède), ceux des îles Shetland (Angleterre)<sup>74</sup>, ceux créés dans les landes d'Exmoor (Exmoor pony), que l'on élève aujourd'hui en Cornouailles<sup>75</sup>, considérés comme issus de *E. c. ferus britannicus* Sanson.

Quant à *E. c. silvaticus* Vetulani (le cheval sauvage de forêt), sa présence est largement attestée en Europe jusque tard dans le moyen âge. On considère qu'il est à la base des races du type *Kaltblut*, une race de chevaux massifs, lourds, excellents comme animaux de trait et de somme, au poil fort, que l'on trouve surtout dans la partie nord-centrale de l'Europe<sup>76</sup>.

L'aire initiale du cheval sauvage de forêt comprenait l'Alsace (les Vosges), la Suisse (les hautes vallées des Alpes), la Silésie, la Westphalie, le Danemark, la Prusse et, partiellement, la Lithuanie et la Pologne. Dans les vallées des Alpes les bandes de chevaux sauvages ont vécu jusqu'au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle, dans les Vosges au moins un siècle encore, en Prusse et en Pologne les dernières données attestant leur existence datent du XIX<sup>e</sup> siècle. Le premier qui ait mentionné l'existence de ces chevaux sauvages de forêt — dans les Alpes — est le géographe Strabon (I<sup>er</sup> siècle de n.è.). Puis, vers l'an mil, dans son traité de gastronomie ecclésiastique (*Liber benedictorum*), le moine Ekkehard mentionne, en rapport avec l'abbaye de Saint-Gall (Suisse), la viande de cheval sauvage («*equus feralis*») comme un mets courant, ainsi que son poil comme une matière première largement employée. Dans les poésies de Venantius Fortunatus, poète gallo-romain du VI<sup>e</sup> siècle, le cheval de forêt est mentionné dans les forêts des Ardennes et des Vosges. Au XIII<sup>e</sup> siècle, Albertus Magnus note la couleur spécifique, gris cendré, de la robe de ces chevaux. Pour la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, la légende de la carte des Vosges (1576) indique « beaucoup de chevaux sauvages », cependant qu'un traité du docteur Roesslin de 1593 s'occupe en détail des conditions de vie et des coutumes, y compris les chasses aux chevaux sauvages pratiquées dans les Vosges<sup>77</sup>.

Au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle, dans les régions bien boisées et bien arrosées de l'Allemagne vivaient de nombreux chevaux de forêt, dont les derniers représentants étaient encore attestés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme vivant à côté des chevaux domestiques dans les haras de quelques domaines nobiliaires. On sait de même qu'en Prusse Orientale la viande de cheval sauvage était fort prisée au XVI<sup>e</sup> siècle, alors qu'en Westphalie les derniers chevaux de forêt ne furent tués qu'en 1814, lorsqu'une gigantesque battue organisée dans les alentours de Duisburg compta dans son tableau de chasse non moins de 260 « victimes » de cette catégorie<sup>78</sup>.

Toujours au XVI<sup>e</sup> siècle, Herberstein et Münster citent les chevaux de forêt (*equi silvestres*) parmi les animaux sauvages de la Lituanie et de la Pologne (surtout de la Mazovie). Il convient toutefois de préciser que, dans cette zone, l'*Equus caballus silvaticus* Vetulani était représenté par une variété chez laquelle il entrait une bonne part de sang de *tarpan*, l'espèce en question figurant dans les ouvrages de spécialité sous le nom de « tarpan de forêt » (Walddarpan)<sup>79</sup>. Il est significatif que dans les forêts de Bialowieża — célèbres par leur grande réserve de bisons européens — les chevaux de forêt ont trouvé, eux aussi, un de leurs derniers refuges. On sait en effet que les derniers survivants de ceux-ci furent capturés en ce lieu par les hommes du comte Zamoycki, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et distribués aux paysans de l'endroit. Ces chevaux ont donné la race bien connue Konik, dont dérive à son tour la race Hutzule de Bucovine : de petits chevaux à allure de poneys, élevés surtout dans la région de Bilgoraj et qui conservent la plupart des traits primitifs du cheval sauvage de forêt. Du reste, ce n'est point par hasard que le directeur du jardin zoologique du Berlin, Dr Lutz Heck, a choisi justement cette race Konik pour le lot expérimental à partir duquel il est parvenu, par sélection régressive dirigée, à reproduire le cheval sauvage de forêt<sup>80</sup>.

En ce qui concerne la Roumanie, vu l'impossibilité de distinguer, parmi les nombreux toponymes portant le nom de *Calul* (cheval), ceux qui doivent cette appellation au cheval sauvage de ceux qui la doivent au cheval domestique, force est de se contenter des quelques mentions expresses du cheval de forêt en Transylvanie dans les sources du temps, mentions dont il ressort que cette

<sup>74</sup> Considérés à tort comme étant la plus petite race de poneys (Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 171), privilège qui revient au poney grec de l'île de Skyros, dont la taille n'atteint que rarement 1 m (cf. W. Rammner, *op. cit.*, p. 289). Mais il faut mentionner que ce dernier a une origine autre que celle des poneys anglais et qu'il constitue un cas isolé du point de vue biologique et géographique, avec des traits évidents de nanisme.

<sup>75</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 171.

<sup>76</sup> W. Rammner, *op. cit.*, p. 285.

<sup>77</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 175-176.

<sup>78</sup> Pour la situation dans la zone des Alpes, voir également

II. Goeldi, *Die Tierwelt der Schweiz*, Berne, 1914.

<sup>79</sup> On pourra consulter à ce sujet : T. Vetulani, *Studie über den polnischen Konik*, Bull. de l'Acad. Pol. des Sciences et des Lettres, 1925 ; idem, *Weitere Studien über den polnischen Konik (polnisches Landpferd)*, Bull. de l'Acad. Pol. des Sciences et des Lettres, 1928 ; idem, *Zwei weitere Quellen zur Frage des europäischen Walddarpan*, Zeitschrift für Säugetierkunde, 8, 1933, 6 ; idem, *Kritische Besprechung der morphologischen Studien von Bourdelle über die prähistorischen Equiden Frankreichs*, Zeitschrift für Tierzucht und Züchtungsbiologie, 43, 1939.

<sup>80</sup> Voir la discussion chez Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 176.

espèce était présente dans la faune du pays au moins jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Le premier qui en parle est Antonius Bonfini, dont les *Rerum Hungaricarum decades tres* (1495)<sup>81</sup> mentionnent les chevaux de forêt (« sylvester etiam equi »), à côté des aurochs et des bisons, « in sylvis Transsylvaniae ». L'information est reprise par Sebastian Münster dans sa *Cosmographia* (1550)<sup>82</sup>. Les chevaux de forêt sont consignés ensuite dans la *Chronica* de Gáspár Heltai<sup>83</sup>, dans *Siebenbürgische Chronica* de 1596 (« wilde Pferde »), dans un ouvrage français paru en 1686 à Cologne (« il y a aussi des chevaux sauvages ... »), ainsi que dans les notes de l'érudit David Fröhlich (1693) : « In Transsylvaniae sylvae ... sylvestres equi ».

Il est à présumer que l'extinction définitive des chevaux sauvages de forêt de Transylvanie a eu lieu vers 1700. De toute façon, ils ne figureront plus dans la liste des animaux sauvages de cette province faite en 1743 par Fasching<sup>84</sup>.

L'analyse des dessins rupestres du paléolithique supérieur montre on ne peut plus clairement que le cheval sauvage paléolithique qui apparaît le plus souvent est l'ancêtre du cheval sauvage mongole d'aujourd'hui, nommé « cheval-de-Prjewalski » (*Equus caballus prjewalskii* Poliakov, 1881), découvert par l'explorateur russe Prjewalski en 1876–1877<sup>85</sup> et nommé en son honneur, quelques années plus tard, par Poliakov.

Les chasseurs du paléolithique supérieur (aurignacien, solutréen, magdalénien), excellents observateurs et connaisseurs de l'aspect et des habitudes de la faune parmi laquelle ils vivaient, ont caractérisé l'ancêtre d'*Equus c. prjewalskii* (qui de ce temps-là était répandu aussi dans la partie occidentale de l'Europe), dans leurs différentes manifestations artistiques (gravures, dessins, peintures rupestres, gravures et sculptures sur os et sur défenses de mammoth) comme un cheval de petite taille, bas sur pattes, au ventre rebondi et tombé, à grosse tête, à l'encolure épaisse et courte, au museau de couleur claire, aux pattes foncées, à crinière noire et drue, dépourvue de la houpe sur le front si caractéristique pour les autres variétés de chevaux (fig. 4/a)<sup>86</sup>. Si l'on compare les représentations de l'homme paléolithique aux photographies de *E. c. prjewalskii* actuels (fig. 4/b, c, d), on constate une ressemblance frappante, allant jusqu'à l'identité, entre les animaux respectifs, au point de faire oublier les dizaines de millénaires qui les séparent. Ajoutons que dans la mesure où il est possible, sur la base des témoignages de l'art paléolithique, de caractériser l'ancêtre du cheval sauvage mongole, on voit de même que ses traits coïncident jusque dans les détails avec les descriptions zoologiques du cheval-de-Prjewalski<sup>87</sup>. Ajoutons encore ces deux observations : il y a, pratiquement, *identité morphologique* entre la plus grande partie des ossements de chevaux récoltés dans les grottes de Solutré et de La Madeleine, d'une part, et les os récents de *E. c. prjewalskii*, d'autre part ; deuxièmement, dans les gravures et peintures rupestres paléolithiques apparaissent *aussi* — beaucoup plus rarement, il est vrai — des représentations d'autres variétés de chevaux, en l'espèce des chevaux à longue tête, au profil convexe, considérés comme étant les ancêtres pléistocènes des chevaux sauvages de forêt<sup>88</sup>.

Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, le seul cheval sauvage à l'heure actuelle est *Equus caballus prjewalskii* Pol. L'effectif de cette variété vivant en liberté<sup>89</sup> occupe une petite aire mesurant environ 190–220 km sur l'axe nord-sud et 60–90 km sur l'axe est-ouest, dans la zone montagneuse et semi-désertique ou désertique de Takhin Sharnourou (= « Les Montagnes des chevaux sauvages jaunes »). Cette aire est à cheval, à parts à peu près égales, sur la Mongolie et la Chine (la Dzoungarie, zone nord de la province de Sin-Kiang). Tout à fait isolément, *E. c. prjewalskii* apparaît aussi dans les alentours du lac Lob-Nor (Sin-Kiang), vers la limite occidentale du désert de Gobi, où il y a quelques décennies à peine son aire chevauchait sur celle (aujourd'hui fragmentée en parcelles) du chameau *sauvage* de la Bactriane et sur la zone de diffusion à l'est du koulan<sup>90</sup>.

<sup>81</sup> Première édition. Le livre a été réédité à Bâle en 1543 et à Cologne en 1690 : *Historia Pannonica sive Hungaricarum rerum decades IV et dimidia*.

<sup>82</sup> Voir C. I. Karadja, *Despre cronica lui Sebastian Münster*, AO, 5, 24, mars–avril 1926, p. 93. La première édition de la *Cosmographia* a paru à Bâle en 1544.

<sup>83</sup> *Chronica az magyarocnak dolgairól*, Cluj, 1575.

<sup>84</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 177.

<sup>85</sup> N. M. Prjewalski, *Reise des Russischen Generalstabs-Obersten N. M. Prjewalsky von Kuldscha über den Thian-Schan an den Lob-Nor und Altyn-Tag, 1876 und 1877*, Petersb. Mitt. Erzbn., 12, 1880, p. 17 sqq.

<sup>86</sup> On en trouve des centaines d'exemples rien que dans le paléolithique supérieur de la France, cf. H. Müller-Karpe, *Handbuch der Vorgeschichte*, I, *Allsteinzeit*, München, 1966, pl. 4 sqq., *passim*; H. Epstein, *op. cit.*, p. 409–410; Al. Fili-

paşcu, *op. cit.*, p. 165–166, 170; A. Leroi-Gourhan, *Pré-histoire de l'art occidental*, Paris, 1965, *passim*.

<sup>87</sup> W. Rammner, *op. cit.*, p. 283.

<sup>88</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 410, 414–417, fig. 470.

<sup>89</sup> Les individus vivant dans des jardins zoologiques ou des parcs spécialement aménagés pour les animaux, comme celui de Woburn-Abey, en Angleterre, dépassent aujourd'hui comme nombre, paraît-il, ceux qui se sont maintenus dans leur aire initiale; cf. Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 171.

<sup>90</sup> A. G. Bannikov, *Distribution géographique et biologie du cheval sauvage et du chameau de Mongolie*, *Mammalia*, 22, 1958, p. 152–160; I. Montagu, *Communication on the Current Survival in Mongolia of the Wild Horse* (*Equus prjewalskii*), *Wild Camel* (*Camelus bactrianus ferus*) and *Wild Ass* (*Equus hemionus*), *Proc. Zool. Soc. London*, 144, 1965, 3, p. 425–428; H. Epstein, *op. cit.*, p. 405, 406, fig. 456; Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 170–171.

Comme taille et couleur de fond de la robe (entre le jaune et le jaune clair blanchâtre), le cheval-de-Prjewalski ressemble surtout au koulan, compte tenu évidemment de tout ce qui distingue un cheval d'un hémione, et, en outre, par les caractéristiques déjà énumérées, à son ancêtre paléolithique<sup>91</sup>.

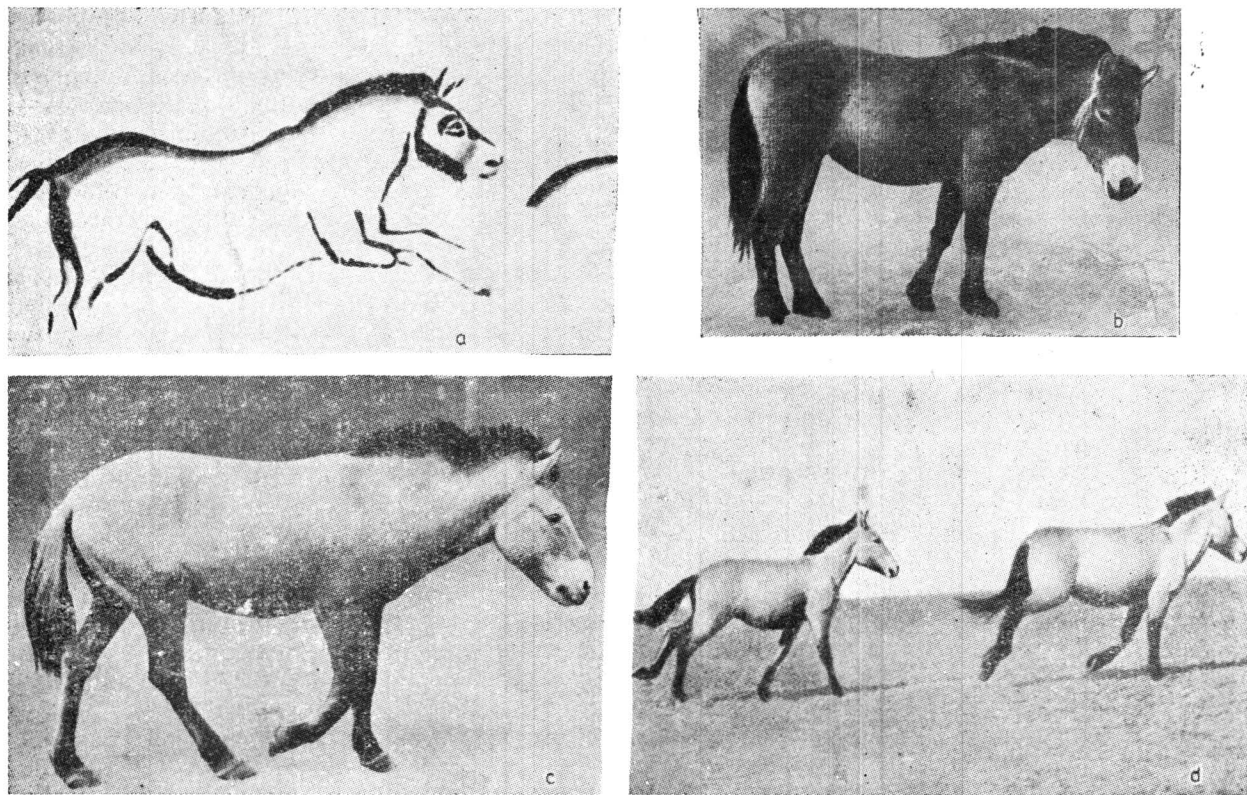


Fig. 4. a, cheval sauvage de type mongole (peinture paléolithique de la grotte de Font de Gaume, France); b, jument de *Equus caballus prjewalskii*; c, *Equus caballus prjewalskii*; d, chevaux sauvages mongoles (*E. c. prjewalskii*) galopant dans le désert de Dzungarie.

Pour achever cette présentation du cheval-de-Prjewalski, voici encore quelques brèves remarques :

— La dénomination locale, mongole, de ce cheval est *taki*; celle kirghize — du temps où son aire englobait à l'ouest la zone habitée par les tribus kirghizes — est *kertag*<sup>92</sup>.

— Il est absolument clair et indiscutable qu'autrefois l'aire *asiatique* d'*E. c. prjewalskii*<sup>93</sup> était incomparablement plus vaste et plus variée écologiquement que la zone désertique réduite où il se maintient encore aujourd'hui. Cette aire s'étendait *au moins* jusqu'à la steppe de l'Ordos (à l'intérieur de la grande boucle nord du Hoang-ho) à l'est, jusqu'aux steppes d'au-delà du lac Baïkal au nord et jusqu'à la partie est de l'aire de diffusion du tarpan à l'ouest<sup>94</sup> (sur le tarpan nous reviendrons plus bas). Dans cet ordre d'idées, nous devons mentionner l'opinion — singulière d'ailleurs — de la chercheuse V. I. Gromova, qui nie toute parenté entre *E. c. prjewalskii* et les chevaux *pléistocènes de type mongole* du paléolithique supérieur de l'Europe occidentale, considérant le cheval-de-Prjewalski exclusivement comme une forme holocène du centre-est de l'Asie, constitué au cours d'un processus d'évolution à retardement, sous l'influence du milieu (steppes sèches)<sup>95</sup>.

— *Equus caballus prjewalskii* est à la base des races domestiques mongoles; c'est chez les poneys mongoles et du nord de la Chine que ses traits caractéristiques se sont conservés le plus visiblement. Les vagues d'incursions de cavaliers nomades qui, à l'époque protohistorique et ulté-

<sup>91</sup> W. Rammner, *op. cit.*, p. 283; Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 170; H. Epstein, *op. cit.*, p. 405—406.

<sup>92</sup> Al. Filipaşcu, *op. cit.*, p. 171.

<sup>93</sup> Il n'est naturellement pas question ici de l'aire euro-

péenne, voire ouest-européenne, de ses lointains ancêtres de la période glaciaire.

<sup>94</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 10 sqq., 17—18.

<sup>95</sup> Cité d'après Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 17, qui ne souscrit d'ailleurs pas à l'opinion de V. I. Gromova.

rieurement, se sont succédées de l'Asie centrale vers l'ouest ont entraîné dans cette direction les races de chevaux domestiques dérivés de *E. c. prjewalskii*, de sorte que la ligne mongole — profondément métissée, certes — peut être décelée dans une série de races européennes de chevaux <sup>96</sup>.

Au début de postglaciaire, les ancêtres des poneys européens se sont déplacés vers le nord et le nord-ouest, ceux du cheval mongole vers l'est ; dans la zone boisée du centre et du centre-est de l'Europe s'est constituée la variété *Equus caballus silvaticus* Vetulani ; enfin, dans les steppes de la Russie méridionale, entre les Monts Oural, le Caucase et les Carpates — d'où il a pénétré vers l'ouest jusqu'en Moldavie et, isolément, dans la plaine Valaque — s'est établi, comme variété prédominante de cheval sauvage, le tarpan, ou *Equus caballus gmelini* Antonius. Ainsi qu'il ressort des descriptions et de l'analyse des matériaux ostéologiques, le tarpan se distinguait du cheval mongole par plusieurs traits : à taille presque égale, ses membres étaient plus longs et plus graciles, sa tête était plus fine avec le museau très court, l'encolure plus mince, sa robe variait comme couleur d'après les saisons : gris ou brun foncé en été, gris clair en hiver. Ses larges et puissants sabots, ainsi que sa crinière drue, le faisaient ressembler au cheval-de-Prjewalski <sup>97</sup>.

Dans les steppes de la zone mentionnée, qui ne furent labourées qu'au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les tarpans vivaient en bandes de 15 à 40 individus, conduits par un étalon. Au moment des fortes chaleurs de l'été, ils se réfugiaient dans les taillis et les broussailles qui couvraient les rives et l'embouchure des grands cours d'eau de la région, du Danube à la Volga. Dans leur aire de steppes ils étaient chassés d'abord par les Tatars, puis par les Cosaques, la source la plus importante à cet égard étant la *Descriptio Moldaviae* de Démètre Cantemir. Celui-ci décrit en détail la méthode de chasse des Tatars, qui pourchassaient à cheval les bandes de tarpans et les acculaient dans les plaines basses et marécageuses, où ils s'embourbaient. « Ainsi, les Tatars les tuent de leurs flèches et de leurs javelots, sans compter ceux qu'ils attrapent vivants et qu'ils se partagent de commun accord » — conclut Cantemir sa description de la chasse aux tarpans <sup>98</sup>.

La présence intermittente du tarpan dans la faune de la Roumanie est attestée par un seul toponyme : le hameau Talpanul, sur la rivière Susița (com. de Străoane, dép. de Bacău). Du reste Cantemir lui-même montre clairement que les tarpans vivaient « autour des frontières de la Moldavie, en grandes bandes », tout en précisant qu'ils « ne diffèrent en rien des chevaux domestiques, si ce n'est qu'ils sont un peu plus petits et qu'ils ont de grands sabots, de plus d'une paume de largeur, mais ronds et très puissants » <sup>99</sup>.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, aussi bien les Cosaques que les paysans russes et ukrainiens pourchassaient avec acharnement les tarpans, parce que les chevaux domestiques avaient coutume de se mêler à eux et redevenaient sauvages <sup>100</sup>. Une fois récupérés, ils brisaient les attelages à coups de sabot. C'est pourquoi les étalons de tarpans étaient plus à craindre pour les éleveurs de chevaux que les loups, d'où l'action d'extermination qui a été menée contre eux et qui s'est achevée par leur disparition vers la 8<sup>e</sup> décennie du siècle dernier <sup>101</sup>. On sait que le dernier tarpan sauvage captif, capturé en Crimée, a fini ses jours dans le jardin zoologique de Moscou, en 1884 <sup>102</sup>. Après quoi quelques exemplaires isolés — par un en 1892 <sup>103</sup>, 1918 <sup>104</sup> et 1919 <sup>105</sup> — ont encore été signalés à titre de « fossiles vivants ». A noter que, bien qu'ils se soient éteints en pleine époque moderne, il n'existe aucune photographie d'un tarpan vivant, pas même de celui mort en captivité à Moscou en 1884, de sorte que les zoologues doivent se contenter pour leurs études, en dehors des matériaux ostéologiques, des dessins (excellents d'ailleurs) réalisés par Giebel en 1859 <sup>106</sup>.

A l'heure actuelle, il semble bien établi — et la plupart des chercheurs admettent cette idée — que le tarpan est à la base de toutes les races de chevaux dits « à sang chaud » (*Warmblüter*) — pur-sang, demi-sang, trotteurs, etc. — et que son type de *cheval de steppe*, qui s'est perpétué

<sup>96</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 512 sqq., 515—516 ; Al. Filipașcu, *op. cit.*, p. 167.

<sup>97</sup> Au sujet du tarpan, voir : Al. Filipașcu, *op. cit.*, p. 171 sqq. ; Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 18 sqq. ; W. Rammner, *op. cit.*, p. 283 ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 410—414, 519—520 ; O. Antonius, *Die Rassengliederung der quartären Wildpferde Europas*, Verh. d. K.K. Zool.—Bot. Ges. Wien, 62, 1912 ; idem, *Über das Aussehen des Tarpans*, Verh. d. K. K. Zool.—Bot. Ges. Wien, 63, 1913 ; idem, *Grundzüge einer Stammesgeschichte der Haustiere*, Jena, 1922 ; idem, *Über einige Quellen zur Frage der europäischen Wildpferde in historischer Zeit*, Zeitschr. f. Tierz. u. Züchtungsbiol., 27, 1933 ; idem, *Vorzeitreste unter unseren Pferderassen*, Natur und Volk, 64, 1934 ; idem, *Zur Abstammung des Hauspferdes*, Zeitschr. f. Tierz. u. Züchtungsbiol., 34, 1936.

<sup>98</sup> Al. Filipașcu, *op. cit.*, p. 173.

<sup>99</sup> *Ibidem*, p. 174—175.

<sup>100</sup> Le phénomène des chevaux qui redeviennent à demi

sauvages est connu. Il suffit de mentionner à cet égard les manades de la Camargue, les troupeaux des Landes, les mustangs des prairies de l'Amérique du Nord, les *cimaroni* des pampas de l'Argentine et les *brumbies* de l'Australie.

<sup>101</sup> Al. Filipașcu, *op. cit.*, p. 174 ; W. Rammner, *op. cit.*, p. 283.

<sup>102</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 410.

<sup>103</sup> J. D. Czernski, Mémoires Acad. Sci. Imp., série VII, 40, 1892, 1.

<sup>104</sup> W. Heptner, *Notiz über den südrussischen Tarpan*, Zeitschrift für Säugetierkunde, 9, 1934, p. 431—433.

<sup>105</sup> F. Von Falz-Fein, *Über das letzte Auftreten des Wildpferdes in Südrussland, Taurisches Gouvernement*, Sitzungsberichte d. Gesellschaft Naturf. Freunde, Berlin, 1919.

<sup>106</sup> C. G. Giebel, chez Otto Wigand, *Die drei Reiche der Natur. I. Die Naturgeschichte des Tierreichs*, Leipzig, 1859. Voir également sa reproduction chez H. Epstein, *op. cit.*, p. 411, fig. 464.



chez les chevaux de l'est de l'Europe et d'Asie Mineure, s'est conservé le plus fidèlement dans les races arabe, berbère et moldave<sup>107</sup>. Il faut, bien entendu, prendre en considération aussi toute une série de facteurs complémentaires, tels que : la variabilité naturelle du tarpan sauvage, ses métissages consécutifs avec des races *domestiques* dérivées justement de lui, ainsi que les métissages — dont nous avons déjà parlé — qui ont eu lieu à la zone de contact entre l'aire occidentale du tarpan et l'aire orientale de *E. c. silvaticus* Vetulani, ou bien à la zone de contact entre l'aire orientale du tarpan et celle occidentale de *E. c. prjewalskii*. De toute façon, c'est un fait bien établi que le tarpan constitue la base génétique des races de chevaux légers de l'âge du bronze dans la zone nord-pontique et caucasienne, de celles des chevaux domestiqués et utilisés par les peuplades indo-européennes de l'Asie occidentale (Kassites, Hittites, Hyksos), puis introduits par eux en Asie Antérieure et Afrique<sup>108</sup>. Les races qui en dérivent — nous nous référons en particulier aux races berbère et arabe — « reviendront » en Europe, par l'Italie et l'Espagne, au cours de l'antiquité et du moyen âge, complétant ainsi (non sans l'apparition de dizaines de « races » colatérales, mais toutes du type « Warmblut ») une immense boucle génétique circumméditerranéenne des chevaux domestiques<sup>109</sup>.

Enfin, toujours en liaison avec le tarpan, une dernière observation qui jette une lumière inattendue dans les problèmes de l'évolution des chevaux de l'holocène : les récentes expériences de croisement entre *Equus caballus prjewalskii* et le poney islandais — qui est le plus proche, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, des formes les plus anciennes de chevaux « non mongoles » du pléistocène de l'Europe de l'ouest et du nord-ouest — ont abouti à un résultat aussi inattendu qu'il est révélateur : des descendants de couleur gris fer, à nette allure tarpanoïde, à la crinière « en brosse »<sup>110</sup>.

Reportant ce résultat à la situation analogue qui a pu exister au pléistocène, on est en droit de se demander si *E. c. gmelini* Antonius (le tarpan) ne s'est pas constitué dès cette période, en tant que variété à part, du croisement des ancêtres paléolithiques d'*E. c. prjewalskii* et des variétés non mongoles des chevaux d'Europe.

★

Au terme de ce long préambule, nous en résumerons les résultats ainsi :

— Tous les arguments mènent à la conclusion que les premiers équidés soumis à la domestication ont été les *hémiones*, ou plus précisément les différentes espèces d'onagres (*Equus hemionus onager*, *Equus hemionus hemippus* = *Equus onager hemippus*, *Equus hemionus anatoliensis*) et, dans une mesure plus réduite, le *ghorkhar* (*Equus hemionus khur*)<sup>111</sup> ;

— Les débuts du processus de domestication de l'onagre remontent très loin dans le temps, à la période protohistorique de l'Orient. En comparaison, la domestication du cheval — que ce soit comme cheval de trait ou de selle — représente un phénomène *relativement récent* ;

— Dès lors — compte tenu du fait que le koulan (*Equus hemionus hemionus*) n'a jamais et nulle part été domestiqué — il devient évident que, pour le néolithique de la Roumanie (en espèce, de la Transylvanie), il ne peut être question ni qu'une espèce quelconque d'hémione, ni qu'une variété quelconque de cheval autochtone de cette région ait été soumise *ici* au processus de domestication<sup>112</sup>. Si, malgré cela, il ressortait des témoignages archéologiques que les représentants d'une culture néolithique de Transylvanie — à savoir ceux de la culture de Turdaş — ont connu et utilisé des équidés domestiques, la preuve sera faite d'elle-même que ces équidés n'appartenaient pas à la faune locale. Si l'on arrive à préciser de quelle espèce d'équidés domestiques il est question, on sera en possession d'un argument nouveau, d'une valeur primordiale, quant à l'origine et à la provenance, localisées dans le temps et dans l'espace, des représentants de ladite culture.

★

Cependant, avant de présenter le matériel archéologique au moyen duquel nous tâcherons de démontrer que les représentants de la culture de Turdaş (ou plus exactement de Vinča-Turdaş) ont connu et utilisé des équidés domestiques, nous devons à nouveau présenter quelques considérations préliminaires, cette fois-ci sur l'histoire de la domestication des premiers équidés dans

<sup>107</sup> Al. Filipaşeu, *op. cit.*, p. 167 ; W. Rammner, *op. cit.*, p. 285 sqq. ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 412—413.

<sup>108</sup> Voir ci-dessus, n. 44.

<sup>109</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 413, 428 sqq., 481 sqq., 519.

<sup>110</sup> *Ibidem*, p. 414.

<sup>111</sup> Donc, parmi les hémiones, le kiang (*Equus hemionus*

*kiang*) et le koulan (*Equus hemionus hemionus*) se situent en dehors de ce processus.

<sup>112</sup> En d'autres termes, ni le koulan (parmi les hémiones), ni le cheval sauvage de forêt ou le tarpan (parmi les chevaux) ne peuvent entrer en ligne de compte, pour les raisons indiquées dans le cours de l'exposé.

la zone mésopotamienne, l'Asie Mineure et au sud de l'Anatolie<sup>113</sup>, territoire où — ainsi qu'il ressort des pages précédentes — il ne peut être question que de *certain*s représentants du sous-genre *Hemionus*, à savoir : *Equus hemionus onager* (l'onagre), *Equus hemionus hemippus* (l'onagre syrien), *Equus hemionus anatoliensis* (l'onagre anatolien) et — pour la partie est de la Mésopotamie et l'Elam — *Equus hemionus khur* (le ghorkhar).

Rappelons également que dans la *faune fossile* de la zone en question les chevaux manquent absolument ; en Mésopotamie centrale et méridionale il n'apparaît pas non plus d'autres équidés fossiles (c'est toujours aux hémiones que nous songeons) ; quant aux hémiones (sans doute s'agit-il d'*Equus hemionus anatoliensis*) de l'horizon Çatal Hüyük V (VI<sup>e</sup> millénaire av. n.è.), ils sont encore sauvages<sup>114</sup>.

On est donc autorisé à croire, sans grand risque de se tromper, que les trois espèces d'onagres et leur proche parent le *ghorkhar* ont entamé le processus de domestication — comme animaux de trait — à une époque que, pour ne pas se hasarder, on peut situer à partir de la période obéidienne tardive — Suse I—II — Ourouk phase ancienne. Il est vrai que des os d'onagre ont été relevés dans les sites de la période halafienne, mais seulement en tant que restes ménagers, sans que l'on puisse discerner si l'animal était encore sauvage ou déjà domestiqué<sup>115</sup>. Quant à la seule représentation datable de cette époque — une frise d'onagres peints sur un fragment de vase de Tell Halaf (fig. 5/a)<sup>116</sup> — il se pourrait qu'elle n'ait pas un sens plus précis que maints autres tessons halafiens décorés de frises de différents mammifères, oiseaux, poissons, etc., qui attestent que tous ces animaux sont connus et n'ont aucun rapport avec le fait qu'ils sont ou non domestiqués.

Au cours de la période post-halafienne, plus précisément dans l'intervalle d'environ 3500 — 2500 av.n.è., les représentations d'onagres — et de ghorkhars — se multiplient soudain et pendant toute l'époque protohistorique tardive et celle des premières dynasties mésopotamiennes et élamites ces hémiones seront rendus dans des postures qui indiquent clairement et indubitablement leur caractère domestique. Il suffit à cet égard de citer les tablettes « de comptes » protoélamites<sup>117</sup> ; les onagres attelés à un « quadrigé cultuel » peints sur un vase polychrome de Chafadjé (fig. 5/b), vase daté de la période Djemdet Nasr tardive (l'époque de la dynastie de Mesilim de Kiš<sup>118</sup> ; les modèles en terre cuite de petits chars de combat, de Kiš même (fig. 5/c—d)<sup>119</sup> ; enfin, le petit groupe statuaire en cuivre de Tell Agrab (fig. 5/e)<sup>120</sup>, qui montre en détail comment se présentait un tel char de combat auquel étaient attelés quatre onagres.

Du reste, durant cette période dynastique ancienne de la Mésopotamie, les artistes du temps ont représenté maintes fois des onagres attelés soit à des chars de combat (à deux ou à quatre roues), soit à des chariots remplis de différents fardeaux, soit enfin à des *traîneaux*. Citons, par exemple, la mosaïque célèbre d'Our<sup>121</sup>, de la période des tombeaux royaux d'Our, qui représente, semble-t-il, non seulement des onagres mais aussi des *ghorkhars* ; les plaques votives en pierre de Tell Agrab<sup>122</sup>, Chafadjé<sup>123</sup> et Our<sup>124</sup> ; les têtes d'onagres de Mari, qui montrent les détails du harnais de tête auquel venaient se fixer les brides<sup>125</sup>. Dans le même ordre d'idées, citons la pièce de harnachement découverte par L. Woolley dans la tombe 800 du cimetière royal d'Our, tombe faisant partie de l'ensemble funéraire de la reine Šubad. Cette pièce métal-

<sup>113</sup> Ce problème a été traité abondamment dans les ouvrages de spécialité. Comme bibliographie de base, citons : Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 399—535 ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 490—501 ; J. Wiesner, *Fahren und Reiten in Alteuropa und im Alten Orient*, dans la collection *Der Alte Orient*, 38/2—4, Leipzig, 1939.

<sup>114</sup> Voir la discussion du cas ci-dessus, n. 48—51.

<sup>115</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 491.

<sup>116</sup> *Ibidem*, p. 493, fig. 549 ; Fr. Hančar, *op. cit.*, pl. XVIII/a ; H. Müller-Karpe, *op. cit.*, II, pl. 64/19.

<sup>117</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 492, fig. 547—548. Il faut mentionner que sur le territoire d'autrefois de l'Elam, plus exactement à Suse, on a trouvé une seule représentation de cheval, une petite figurine sculptée sur ivoire représentant un cheval en train de hennir, qui a été datée de 3000—2800 av.n.è. Suivant Conteneau, Ghirshman, Hančar et Epstein, cette figurine représente un *Equus c. prjewalskii*, équidé dont l'aire primitive englobait, ainsi que nous l'avons montré, la zone avoisinante, au nord-nord-est de l'Iran. C'est pourquoi l'artiste protoélamite a pu le connaître, même s'il ne figure absolument pas dans la faune locale du territoire proprement dit de l'Elam. Voir à ce sujet H. Epstein, *op. cit.*, p. 513 et fig. 571.

<sup>118</sup> H. Epstein, *op. cit.*, p. 495, fig. 553 ; Fr. Hančar,

*op. cit.*, pl. 24/a ; H. Müller-Karpe, *op. cit.*, III/3 (*Kupferzeit*), München, 1974, pl. 210/1.

<sup>119</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, pl. 21/c—d. D'excellentes répliques se trouvent à Assour (*ibidem*, pl. 21/b ; H. Müller-Karpe, *op. cit.*, III/3, pl. 222/34), Mari (H. Müller-Karpe, *op. cit.*, III/3, pl. 230/32), Lagash (H. Müller-Karpe, *op. cit.*, III/3, pl. 190/12) et Fara (*ibidem*, pl. 193/32). Voir également V. G. Childe, *The first Waggon and Cars — from the Tigris to the Severn*, PPS, 1951, p. 178 ; idem, *The European Inheritance*, I, Oxford, 1954, p. 91.

<sup>120</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 423, pl. 22 ; J. Wiesner, *op. cit.*, pl. 1/2 ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 495, fig. 554 ; H. Müller-Karpe, *op. cit.*, III/3, pl. 211/7.

<sup>121</sup> A. Champdor, *Kunst Mesopotamiens*, Leipzig, 1964, fig. 22/23, 24/25 ; Fr. Hančar, *op. cit.*, pl. 25 ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 495, fig. 555 ; H. Müller-Karpe, *op. cit.*, III/3, pl. 178/1—2.

<sup>122</sup> H. Müller-Karpe, *op. cit.*, III/3, pl. 213/1.

<sup>123</sup> *Ibidem*, pl. 213/2, 214/5 ; Fr. Hančar, *op. cit.*, pl. 20/b 1.

<sup>124</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, pl. 20/b 2 ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 494, fig. 552 ; A. Champdor, *op. cit.*, fig. 68.

<sup>125</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 434, fig. 12 ; H. Müller-Karpe, *op. cit.*, III/3, pl. 224 B/46 et pl. 225/19.

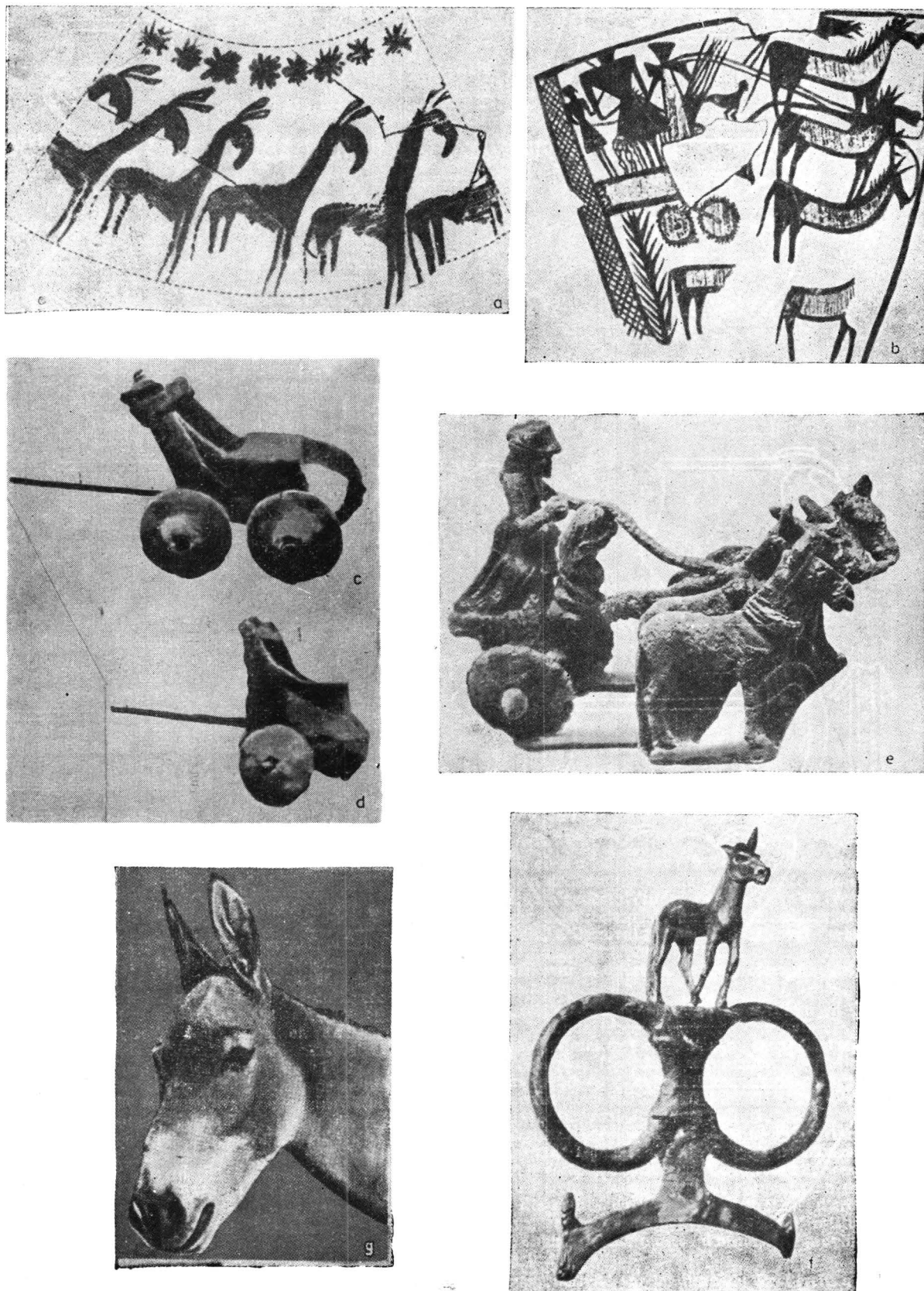


Fig. 5. a. «frise» d'onagres sur un vase peint de Tell Halaf; b. «char cultuel» peint sur un vase de Chafadjé; c-d, terres cuites de Kiš, représentant des chars de combat en miniature; e, groupe statuaire de Tell Agrab; f, pièce de harnais provenant du cimetière royal d'Our; g, onagre actuel.

lique « distributrice de courroies » est surmontée de la statuette d'un quadrupède que les spécialistes ont identifié à juste titre à un *onagre* (fig. 5/f)<sup>126</sup>. Afin de confirmer cette attribution, nous avons reproduit ci-contre la tête d'un onagre vivant (fig. 5/g)<sup>127</sup>, l'animal actuel certifiant sans doute possible que celui représenté sur la pièce susmentionnée est son congénère.

Soulignons enfin qu'en Mésopotamie, durant la période ancienne, les onagres étaient attelés aussi aux traîneaux. La pièce qui atteste ce moyen de locomotion de la façon la plus prégnante demeure le traîneau découvert dans la tombe susmentionnée de la reine Šubad (fig. 6/a)<sup>128</sup>, mais il faut noter que dès la période Ourouk ancienne les pictogrammes mésopotamiens faisaient nettement la différence entre ces deux types de véhicules : le chariot et le traîneau (fig. 6/b)<sup>129</sup>.

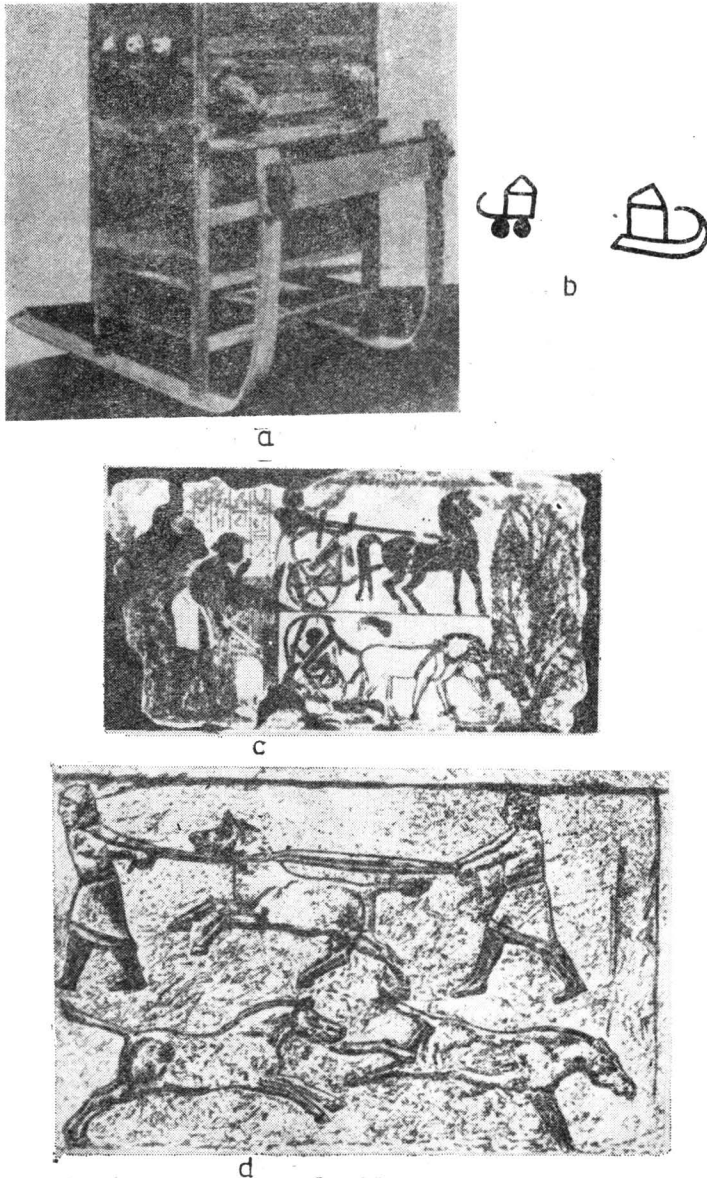


Fig. 6.-a, le traîneau du tombeau de la reine Šubad ; b, pictogrammes mésopotamiens : « char » et « traîneau » ; c, fresque de Thèbes (XVIII<sup>e</sup> dynastie) ; d, relief de Kuyünjik (onagres sauvages pris au lasso).

<sup>126</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, pl. 23/c ; H. Epstein, *op. cit.*, p. 496, fig. 556 ; H. Müller-Karpe, *op. cit.*, III/3, pl. 178/7 ; L. Deuel, *Das Abenteuer Archäologie*, München, 1964, p. 160, fig. 14. Des répliques fort exactes, représentant également des onagres, se trouvent à Kiš (H. Müller-Karpe, *op. cit.*, III/3, pl. 198 D/1–2). Pour la datation exacte du tombeau royal 800 d'Our, voir la substantielle argumentation de H. J. Nissen,

*Zur Datierung des Königsfriedhofes von Ur*, BAM, 3, 1966, p. 107–118, surtout p. 107, 114, 117, pl. 31, 32, 35, 38 et 39. Voir aussi *Altorientalische Forschungen*, 2, 1975, p. 25–45.

<sup>127</sup> Voir également H. Epstein, *op. cit.*, p. 496, fig. 557.

<sup>128</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, pl. 23/d.

<sup>129</sup> *Ibidem*, pl. 19/a–b. Voir également RLV, 14, 1929, p. 231–243, s.v. *Wagen*.



Voici, pour clore ce bref exposé sur l'histoire de la domestication de l'onagre et du ghorghar en Asie Antérieure, quelques considérations finales :

— Sans prétendre être exhaustives, les quelques données mentionnées plus haut démontrent que la domestication des onagres, en tant qu'animaux de trait, *précède d'au moins un millénaire et demi* l'utilisation — dans le même but et pour des *attelages identiques* — du cheval ;

— Les premiers créateurs des chars de combat — aussi bien ceux à quatre roues, dérivées du *traîneau*, que ceux à deux roues, dérivées du *travois* (*Stangenschleife*) furent les Mésopotamiens (les anciens Sumériens et les nomades sédentarisés du royaume de Mari<sup>129a</sup>), fait d'une importance capitale. C'est l'existence de ces véhicules, même avec leur attelage de petits onagres, qui explique la foudroyante expansion militaire qui a eu lieu durant la période protohistorique tardive de la Mésopotamie et la période dynastique ancienne de l'Etat sumérien<sup>130</sup> ;

— La seule variété de cheval qui puisse à la rigueur entrer en discussion à cette époque — le tarpan — n'est encore attesté ni en Elam, ni au Caucase, ni (comme animal domestique) plus au nord et au nord-ouest, dans les sites de la culture de Tripolie (URSS)<sup>131</sup>.

— De la zone nord-mésopotamienne, l'idée de l'emploi des chars de combat se transmettra, vers le nord, aux anciennes populations indo-européennes de l'Anatolie et du nord du Caucase. Il eût été normal que la population de cette dernière zone essayât de domestiquer un équidé qui remplisse la même fonction que l'onagre mésopotamien, en l'espèce le koulan (*Equus hemionus hemionus*). Or, les choses se sont passées tout autrement, car, vers l'an 2000 av.n.è., c'est le *cheval*, ou plus précisément des races créées à partir du *tarpan* (*Equus caballus gmelini*), que l'on trouve désormais domestiqué et utilisé comme bête de trait<sup>132</sup>. Puis, quelque trois ou quatre siècles plus tard, ce sont justement les chars de combat des Kassites, entraînés par des chevaux, c'est-à-dire par un animal deux fois plus volumineux et plus puissant que l'onagre, qui amèneront la chute de la dynastie de Hammourabi (vers 1595 av.n.è.). La pénétration d'*E. c. domesticus* en Mésopotamie marquera la perte d'intérêt pour les hémiones, pour les onagres, en tant qu'animaux de trait, et leur lente disparition, en tant qu'animaux domestiques tout du moins, autant en Mésopotamie que dans toute l'Asie Antérieure<sup>133</sup> ;

— La supériorité du cheval sur l'onagre ne venait pas seulement du fait qu'il pouvait être employé comme animal de trait et de selle, mais aussi — et surtout — du fait que le système d'attelage adopté par les peuples indo-européens pour leurs chars de combat favorisait l'action des muscles du poitrail et des épaules du cheval dans la traction. Il est évident que, du point de vue mécanique, une telle modalité de traction était infiniment supérieure à celle pratiquée pour les attelages d'onagres, qui ne mettait en œuvre que les muscles de l'encolure, par l'intermédiaire de la tête. En outre, l'invention du mors permettait d'avoir le cheval bien mieux en main qu'avec le mode de harnachement employé pour les onagres, qui consistait en un anneau introduit de haut en bas dans le museau (dans la lèvre supérieure), auquel étaient fixées les rênes<sup>134</sup> ;

— Au-delà des considérations zoologiques et historiques, ainsi que des nombreuses représentations artistiques, tellement éloquentes, des données décisives pour le problème qui nous occupe sont celles fournies par la *linguistique*. Dans les documents archaïques de langue sumérienne (de la période protodynastique et dynastique ancienne), l'unique appellatif pour désigner les équidés est le mot *ANŠŪ*. Les sumérologues, chercheurs qui pour la plupart connaissent mal la classification zoologique des équidés, ont traduit le mot par « âne », sans tenir compte du fait que l'âne proprement dit, d'origine africaine, était un animal complètement inconnu en Mésopotamie au IV<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> millénaires av. n.è. Il devient, dès lors, évident que la traduction exacte du mot *ANŠŪ* ne peut être que « onagre », ou tout au plus « hémione ». Puis, vers le début du XIX<sup>e</sup> siècle av.n.è., dans les documents de langue sumérienne de la période babylonienne<sup>135</sup>, on voit apparaître, pour désigner un animal vivant dans la partie nord de la Mésopotamie, une autre appellation : *ANŠŪ.KURA*. Conséquents avec leur traduction d'*ANŠŪ*, les linguistes ont traduit *ANŠŪ.KURA* par « âne des montagnes » ou « âne de montagne ». Mais si l'on tient compte du fait que, dans ces textes, le terme *ANŠŪ.KURA* figure à côté et, pourrait-on dire, en opposition

<sup>129a</sup> Voir J. R. Kupper, *Les nomades en Mésopotamie au temps des rois de Mari*, dans la collection *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et de Lettres de l'Université de Liège*, 142, 1957.

<sup>130</sup> Voir à ce sujet H. Epstein, *op. cit.*, p. 500 sqq., dont les opinions concordent avec celles de Hančar.

<sup>131</sup> *Ibidem*, p. 513 sqq.

<sup>132</sup> Quant au cheval gravé sur le célèbre vase en argent du kourgan de Maïkop (culture de Koban), daté largement après 2400 av.n.è., rien ne porte à croire qu'il soit censé être domestique, dès lors qu'il figure dans une frise d'animaux

visiblement sauvages : aurochs, bouquetins, un lion, une lionne, un sanglier. C'est dans ce sens que se prononce d'ailleurs H. Epstein, *op. cit.*, p. 505 et p. 504, fig. 562. Voir également H. Müller-Karpe, *op. cit.*, III/3, pl. 687/5.

<sup>133</sup> Voir plus haut, la présentation zoologique de l'onagre, ainsi que la note 44.

<sup>134</sup> Voir les illustrations auxquelles renvoie la note 125, ainsi que Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 471—472.

<sup>135</sup> Ainsi qu'il est connu, le sumérien a gardé son rôle de langue culturelle et de langue des chancelleries même après la disparition des villes-Etats sumériennes, pendant toute la durée du royaume babylonien ancien et néo-babylonien.

avec *ANŠŪ*, on est obligé d'admettre qu'il s'agit d'un autre équidé. Or, dans le nord de la Mésopotamie il pouvait encore moins être question d'ânes d'origine africaine, de sorte qu'une seule explication est plausible : étant donné le *moment chronologique*, d'une part, et l'*aire géographique*, d'autre part, en rapport avec ces attestations, le terme *ANŠŪ.KURA* ne peut être identifié qu'avec le *cheval*<sup>136</sup> et le terme doit être traduit par « onagre de montagne » ;

— Notons encore qu'en Egypte, c'est-à-dire dans la zone d'origine des ânes domestiques proprement dits, où ceux-ci sont représentés dès la période prédynastique<sup>137</sup>, l'onagre n'a pénétré que tard, pratiquement à peine un peu avant le cheval, et les artistes égyptiens l'ont distingué nettement autant de l'âne que du cheval. Un monument significatif à cet égard est une fresque de Thèbes, du temps de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, où deux onagres — facilement reconnaissables à leur robe blanche, leur queue charnue et l'allure caractéristique de leur corps — sont représentés en contraste avec un splendide étalon noir se cabrant, dont la « tenue » de cheval est indéniable (fig. 6/c)<sup>138</sup> ;

— Rappelons, enfin, ce que nous avons déjà souligné dans la présentation zoologique des espèces d'onagres, à savoir que ceux-ci ne se sont éteints — en Mésopotamie et dans les zones à l'ouest et à l'est de cette région — *qu'en tant qu'animaux domestiques*. Devenus non rentables, supplantés par le cheval, l'âne domestique et par le produit du croisement entre ces deux sous-genres, le mulet, les petits hémiones survivront longtemps encore à l'état sauvage, de fait jusqu'à nos jours (voir fig. 3/a—b et fig. 5/g). A force d'être chassés — et cela depuis l'antiquité (voir fig. 6/d, relief du palais d'Assurbanipal, à Kuyünjik<sup>139</sup>) — leur effectif n'a cessé de décroître, au point que les exemplaires actuels n'ont déjà plus qu'un statut de « fossiles vivants ».

★

Nous voici enfin arrivés à l'objet de notre démonstration, à savoir que les représentants de la culture de Vinča-Turdaş ont connu et employé des équidés domestiques. Quelques précisions préliminaires sont, ici encore, de rigueur :

a) Du point de vue chronologique, notre discussion se situe — compte tenu des étapes évolutives de la culture de Vinča-Turdaş — dans l'intervalle (3200 ?) 3000—2500 (2400 ?) av.n.è.<sup>140</sup>.

b) Un fait significatif, c'est que la durée de la culture de Vinča-Turdaş et la période de domestication et d'emploi des onagres dans le Proche-Orient sont synchrones.

c) Avant de présenter les documents (les pièces archéologiques) sur lesquels s'étaye notre argumentation, nous allons essayer d'établir — par voie d'exclusion, comme nous l'avons déjà déclaré depuis le début — quels sont les genres et les espèces d'équidés pouvant entrer en ligne de compte pour l'aire et l'intervalle chronologique de la culture de Vinča-Turdaş<sup>141</sup> :

— *Equus [Asinus] hydruntinus* Reg., dont nous avons parlé au début de notre étude<sup>142</sup>, a occupé, dans sa dernière phase d'existence en tant que sous-genre des équidés, une partie de l'aire dans laquelle se développera ultérieurement la culture de Vinča-Turdaş. Ainsi que nous l'avons déjà montré, les derniers exemplaires de *Equus [Asinus] hydruntinus* ont survécu, comme « fossiles vivants », jusqu'à l'« optimum climatique » du néolithique ancien, étant attestés dans un horizon chronologique plus ou moins contemporain de la culture de Protosesklo en Transylvanie et jusqu'à la phase ancienne de la culture de Körös dans le sud de la Hongrie et le nord-est de la Yougoslavie. Leur présence dans la culture de Hamangia indique le même horizon chronologique, mais la Dobrogea n'entre pas en ligne de compte, puisque la culture de Vinča-Turdaş n'est pas attestée dans cette province. Ce qu'il faut souligner, c'est qu'en Transylvanie, dans le nord-est de la Yougoslavie et le sud de la Hongrie, *Equus [Asinus] hydruntinus* s'est éteint définitivement, comme animal sauvage, sans avoir jamais été soumis à la domestication<sup>143</sup>. Son absence totale dans le matériel faunique des sites de la culture de Vinča-Turdaş prouve qu'à leur arrivée les représentants de celle-ci n'ont pu le trouver sur les lieux.

— Nous excluons également, d'emblée, les chevaux. D'abord parce que, même là où le cheval a été domestiqué le plus tôt, ce processus — ainsi que nous l'avons déjà mentionné<sup>144</sup> — n'a pu

<sup>136</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, p. 454—462, 470 soutient cette même thèse, avec un impressionnant appareil bibliographique à l'appui.

<sup>137</sup> Voir ci-dessus, n. 21—22.

<sup>138</sup> Voir également H. Epstein, *op. cit.*, p. 391—398 et p. 397, fig. 451.

<sup>139</sup> *Ibidem*, p. 499—500, fig. 560.

<sup>140</sup> La discussion, y compris la bibliographie, chez N. Vlassa, *Neolithic Transilvaniei*, Cluj-Napoca, 1976, p. 31—34, 140 ; idem, *ActaMN*, 12, 1975, p. 1, 11—12.

<sup>141</sup> Voir également ci-dessus, n. 112.

<sup>142</sup> Voir ci-dessus, n. 6—11.

<sup>143</sup> C'est aussi l'avis de S. Bökönyi, *History of Domestic Mammals in Central and Eastern Europe*, Budapest, 1974, p. 62, 233, 297—298. A noter également l'opinion de Bökönyi suivant laquelle la zone d'interférence entre l'aire de *Equus [Asinus] hydruntinus* et celle des hémiones (plus précisément celle de *Equus hemionus hemionus* — le koulan) se trouvait le long des Carpates Orientales et dans la plaine du Bas-Danube (*ibidem*, p. 298).

<sup>144</sup> Voir ci-dessus, n. 131—136.

commencer avant 2000 av.n.è. environ, c'est-à-dire bien après la disparition de la culture de Vinča-Turdaş. Deuxièmement, il ne faut pas oublier que l'aire de diffusion d'*Equus caballus gmelini* Antonius (le tarpan) se situe bien plus à l'est que l'expansion orientale maximum de la culture de Vinča-Turdaş, de sorte que les représentants de cette culture n'ont pas pu connaître le cheval même en tant qu'animal sauvage. Troisièmement, en ce qui concerne *Equus caballus silvaticus* Vetulani (le cheval sauvage de forêt), il est vrai qu'il faisait partie de la faune sauvage des territoires occupés par la culture de Vinča-Turdaş, notamment en Transylvanie, mais il est impossible de concevoir qu'il ait pu être domestiqué au cours du néolithique moyen, dès lors qu'il a disparu (au XVII<sup>e</sup> siècle de n.è. !) *en tant qu'animal sauvage!* Du reste, l'absence totale de tous restes osseux du cheval sauvage de forêt dans les sites de la culture de Vinča-Turdaş est un argument concluant, dont l'explication réside — à notre avis — dans le fait que les représentants de cette culture ont évité régulièrement le milieu géographique spécifique pour *Equus caballus silvaticus* Vetulani : les vastes forêts séculaires. Enfin, nous estimons que *Equus caballus prjewalskii* est en dehors de la présente discussion, puisque, depuis les commencements du postglaciaire, son aire d'extension maximum vers l'ouest n'a jamais atteint, loin de là, l'extrême limite est de la culture de Vinča-Turdaş.

— Le cas de *Equus hemionus hemionus* (le koulan) nous semble un peu plus compliqué. En effet, la limite occidentale de son aire de diffusion pouvait atteindre la limite orientale de l'aire de la culture de Vinča-Turdaş, aussi bien dans le Banat et le sud de l'Olténie qu'en Transylvanie, de sorte qu'il se pourrait que les représentants de cette culture l'aient connu. Malheureusement, il n'existe aucune donnée faunique certaine attestant la présence — *fût-ce à l'état sauvage* — de cette espèce d'hémione dans l'aire de la culture de Vinča-Turdaş (pas plus qu'il n'en existe pour les cultures avoisinantes au sud, à l'ouest et au nord). Dès lors, sans pouvoir affirmer *a priori* que les représentants de la culture de Vinča-Turdaş ne l'ont pas connu, nous croyons qu'en tout cas ils ne l'ont pas domestiqué, et cela pour deux raisons : 1) jusqu'à ce jour, le koulan s'est maintenu à l'état *sauvage* et c'est ainsi qu'il a été connu tout le long de l'antiquité et du moyen âge, sans qu'il ait jamais été attesté comme animal domestique ; 2) dans la zone nord-pontique, où ses restes osseux apparaissent fréquemment dans les sites préhistoriques (à commencer par ceux de la culture de Tripolie), il n'existe aucun indice de sa domestication, ses os provenant toujours de dépôts à caractère ménager, mêlés à des os d'autres animaux sauvages abattus à la chasse et mangés<sup>145</sup>.

— De même que le cheval, est exclu d'emblée de la discussion *Equus [Asinus] domesticus*, l'âne domestique proprement dit, d'origine africaine. En effet, à l'horizon chronologique correspondant dans l'aire carpato-danubienne à la culture de Vinča-Turdaş, l'âne domestique d'origine africaine n'était présent, en dehors de l'Afrique, que dans la zone palestino-syrienne et en Crète, de sorte qu'il ne pouvait être connu des représentants de la culture en question<sup>146</sup>. Du reste, ses ossements — spécifiques, facilement déterminables et nettement différents de ceux des chevaux et des hémiones — n'ont jamais été signalés dans le milieu Vinča-Turdaş.

★

De tout ce qui précède, qu'il s'agisse de faits et d'arguments d'ordre zoo-biologique, historique, chronologique ou archéologique, une conclusion se dégage qui, au premier abord, peut paraître étonnante : si l'on exclut la possibilité — et, ainsi que l'on a pu voir, il faut l'exclure — que les représentants de la culture de Vinča-Turdaş aient domestiqué soit *Equus [Asinus] hydruntinus*, soit le koulan, soit le cheval sauvage de forêt, soit le tarpan, et celle aussi qu'ils aient connu l'âne domestique d'origine africaine, et si, d'autre part, malgré ces incompatibilités, il s'avère qu'ils n'en ont pas moins connu et employé un équidé domestique, c'est que celui-ci, sans aucun doute possible, *ne pouvait appartenir à la faune locale!* D'où ce corollaire : que l'animal en question devait, obligatoirement, faire partie, comme équidé domestiqué, du patrimoine que les représentants de la culture de Vinča-Turdaş ont amené avec eux dans la région carpato-danubienne.

Cette conclusion, téméraire assurément à première vue, doit être soutenue par des preuves matérielles qui non seulement attestent la présence de l'animal en question, mais qui permettent aussi de déterminer le sous-genre et l'espèce auxquels il a appartenu.

1. Tête de statuette en terre cuite, provenant de Turdaş. Au Musée d'histoire de la Transylvanie, Cluj-Napoca (MHT), n° d'inv. V.9085. La pièce provient de l'ancienne collection Zsófia Torma, ainsi qu'il résulte de la description et de l'illustration qu'en fait le catalogue de cette collection, conservé aux archives du musée<sup>147</sup> (fig. 7/d). Argile marron, sablonneuse, bonne cuisson.

<sup>145</sup> Voir également ci-dessus, n. 56–64 et 111–112.

<sup>146</sup> Voir ci-dessus, n. 21–24, ainsi que S. Bökönyi, *op. cit.*, p. 299–300.

<sup>147</sup> Sur l'histoire de cet ouvrage resté à l'état de manuscrit, voir N. Vlassa, *ActaMN*, 12, 1975, p. 1, n. 5. Le dessin publié ici figure sur la pl. 66 [40]/19.

Dimensions : 6,6 × 3,6 × 1,9 cm. La pièce représente une tête d'équidé, au profil et à l'allure caractéristiques. Oreilles brisées *ab antiquo*. Le long de l'encolure, une incision en zigzag représente la crinière. Une incision linéaire, allant d'au-dessus des yeux aux naseaux, ainsi que deux autres incisions plus courtes, de part et d'autre de la tête, entourant les oreilles, semblent suggérer un harnais de tête (fig. 7/a, b, c). Malgré le caractère rudimentaire du travail, on ne peut s'empêcher de songer aux détails d'attelage des têtes d'onagres de Tell Agrab, Our et Mari, déjà mentionnés dans cette étude<sup>148</sup>, et de constater combien la pièce en question se rapproche des têtes de statuettes d'équidés (avec leurs harnais de tête incisés ou peints) de Tschagar Bazar<sup>149</sup>.

2. Tête de statuette en terre cuite, provenant de Turdaş. Au MHT, n° d'inv. V.8823 (fig. 8/a-b). Etant donné que nous avons déjà mentionné cette pièce et précisé qu'à notre avis elle représente un équidé<sup>150</sup>, nous nous contenterons maintenant d'en donner l'image ci-contre et de souligner les incisions rendant le harnais de tête, avec les mêmes analogies que pour la pièce précédente.

3. Manche de spatule en bois de cerf. Provenance : Turdaş. MHT, n° d'inv. V.4809 (fig. 8/c). Le bout concave de la spatule n'est conservée qu'à demi ; en échange, le manche est entier et se termine par une tête d'équidé, aux traits absolument caractéristiques. L'objet figure dans le catalogue manuscrit de Zs. Torma<sup>151</sup> et a été publié par M. Roska<sup>152</sup>, sans qu'il ait jamais été relevé que la pièce représente une tête d'équidé. Dimensions : 12 × 1,6 × 0,8 × 1,7 × 0,8 cm. Quatre autres spatules semblables, en os et se terminant par une tête d'équidé, provenant également de Turdaş, sont connues ; deux d'entre elles figurent dans le catalogue de Zs. Torma<sup>153</sup>, dont l'une inédite et trois illustrées par M. Roska<sup>154</sup>, mais de manière si peu concluante que l'on se rend compte qu'il n'a pas su de quoi il s'agit.

4. Tête d'équidé, sculptée sur marbre blanc, provenant de Turdaş. La pièce a fait partie de la collection Zs. Torma, sa description et son dessin figurant dans le catalogue de la collection<sup>155</sup> (fig. 7/j). Actuellement, elle se trouve au Musée d'histoire d'Aiud, où elle est entrée dès la fin du siècle dernier à titre de donation. Dimensions : 7 × 3,2 × 2,2 × 3,8 cm. À l'exception des oreilles ébréchées *ab antiquo*, d'une entaille et d'un commencement de perforation à la base de l'encolure, cette petite statuette est dans un état exceptionnellement bon de conservation. Ainsi que le montrent autant la photographie (fig. 7/h, i) que le dessin (fig. 7/e, f, g), l'artiste préhistorique a sculpté le marbre avec une rare maîtrise, réussissant à rendre fidèlement l'allure spécifique d'équidé de l'animal. Cela est particulièrement visible dans la facture réaliste de la tête, du museau et des muscles de l'encolure. Outre ces détails, le caractère exceptionnel de la pièce du musée d'Aiud découle du fait que sur la tête de l'animal, latéralement et sur le museau, on observe trois légères dépressions suggérant les courroies d'un harnais de tête : d'où il ressort que l'animal représenté était *harnaché* (fig. 7/e—f et fig. 7/g).

5. Tête d'équidé, sculptée sur marbre blanc, découvert à Gornea (dép. de Caraş-Severin) en 1975, dans une hutte à demi enfoncée dans le sol datée avec certitude de la phase Vinča A. Le directeur des fouilles, l'archéologue Gh. Lazarovici, a bien voulu nous autoriser à publier la pièce (fig. 9), ce dont nous le remercions à nouveau par cette voie. La statuette, qui est un peu plus petite que celle du musée d'Aiud, est une réplique parfaite de l'exemplaire de Turdaş. Ses perforations montrent qu'il s'agit probablement d'une « tête de sceptre » (destination que semble avoir eue aussi la pièce précédente, qui présente un commencement de perforation — voir fig. 7/i — au même endroit que celle-ci). N'ayant pas eu la possibilité d'examiner personnellement la pièce, qui se trouve au Musée de Reşiţa, nous ne pouvons nous prononcer sur l'existence éventuelle de détails en mesure de suggérer la représentation d'un harnais.

6. Tête d'équidé représentée en glyphe (peut-être à titre d'idéogramme) dans le champ de l'une des trois tablettes en terre cuite de Tărtăria (fig. 8/d)<sup>156</sup>. À souligner l'aspect aussi caractéristique pour un équidé que non caractéristique pour un cheval de cette représentation. Dans une publication précédente nous avons relevé la similitude allant jusqu'à l'identité entre celle-ci et les têtes d'équidés figurant sur les tablettes archaïques d'Ourouk<sup>157</sup>, la justesse de cette opinion ayant été pleinement confirmée par l'orientaliste Adam Falkenstein<sup>158</sup>.

<sup>148</sup> Voir ci-dessus, n. 120—125.

<sup>149</sup> Fr. Hančar, *op. cit.*, pl. 26/a.

<sup>150</sup> N. Vlassa, *Acta MN*, 7, 1970, p. 21, n° 3 et p. 22, fig. 18 ; idem, *Apulum*, 9, 1971, p. 42, n° 3, fig. 18 ; idem, *Neoliticul Transilvaniei*, Cluj-Napoca, 1976, p. 179, n° 3, fig. 18.

<sup>151</sup> Pl. 9 [L1]/6.

<sup>152</sup> A. Torma *Zsófia-gyűjtemény* (désormais : *T. Zs.-gy.*), Cluj, 1941, pl. 67/9. Voir également H. Müller-Karpe, *op. cit.*, II, pl. 180/71.

<sup>153</sup> Pl. 9 [L1]/5, 13.

<sup>154</sup> *T. Zs.-gy.*, pl. 65/13—14 et pl. 73/11.

<sup>155</sup> Pl. 66 [40]/20.

<sup>156</sup> N. Vlassa, *Studia*, series *Historia*, 2, 1962, p. 24—25, fig. 1, la tablette du milieu ; idem, *Dacia*, N. S., 7, 1963, p. 490, fig. 7/3 et 8/3 ; Vl. Milojević, *Germania*, 43, 1965, 2, p. 266, fig. 2/3 ; N. Vlassa, *Neoliticul ...*, p. 41, fig. 7/3 et 8/3.

<sup>157</sup> N. Vlassa, *Dacia*, N. S., 7, 1963, p. 491, fig. 9/1/1 — deuxième rangée, deuxième tablette de gauche à droite.

<sup>158</sup> *Germania*, 43/2, 1965, p. 272 et p. 271 fig. 1, troisième colonne, signe 4 b (= ATU 47). Voir également H. Müller-Karpe, *op. cit.*, II, pl. 92/62.



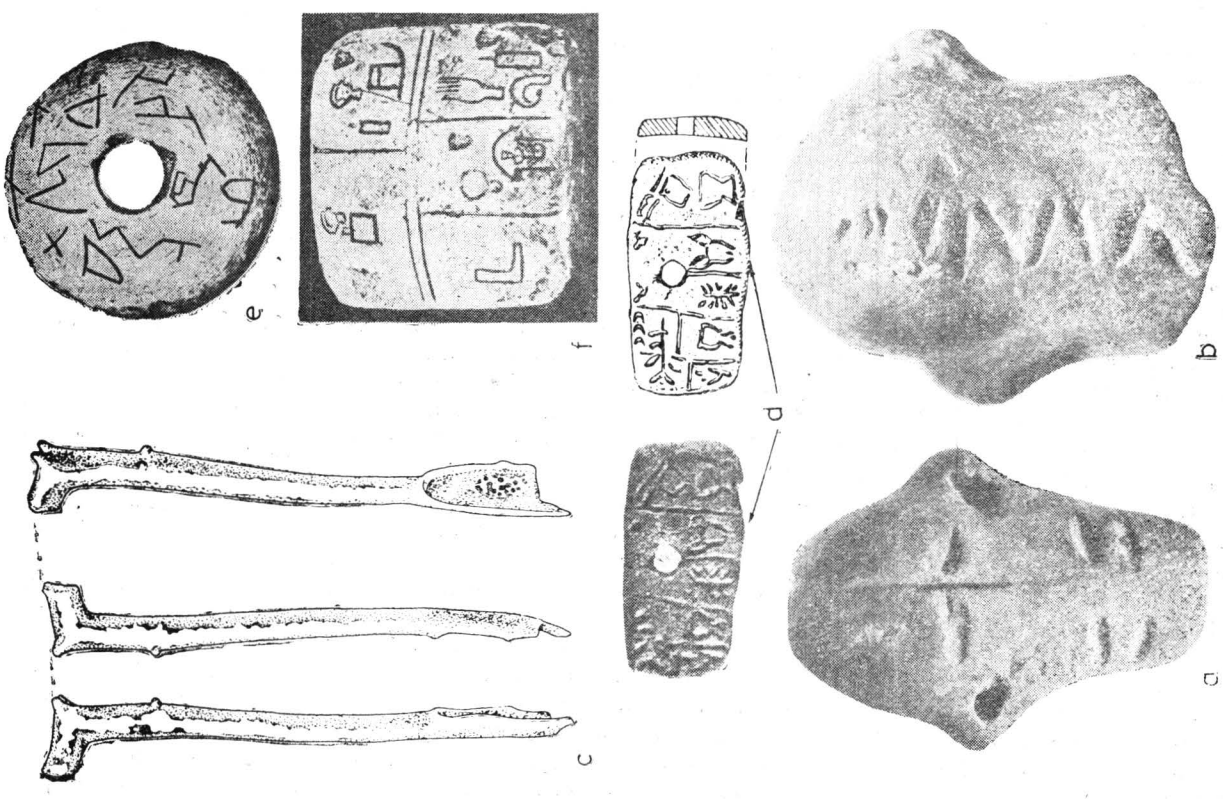


Fig. 8. a-b, tête de statuette de terre cuite, provenant de Turdaş ; c, spatule de Turdaş ; d, tablette en terre cuite de Târtăria ; e, disque en terre cuite de Turdaş ; f, tablette archaïque de Kis.

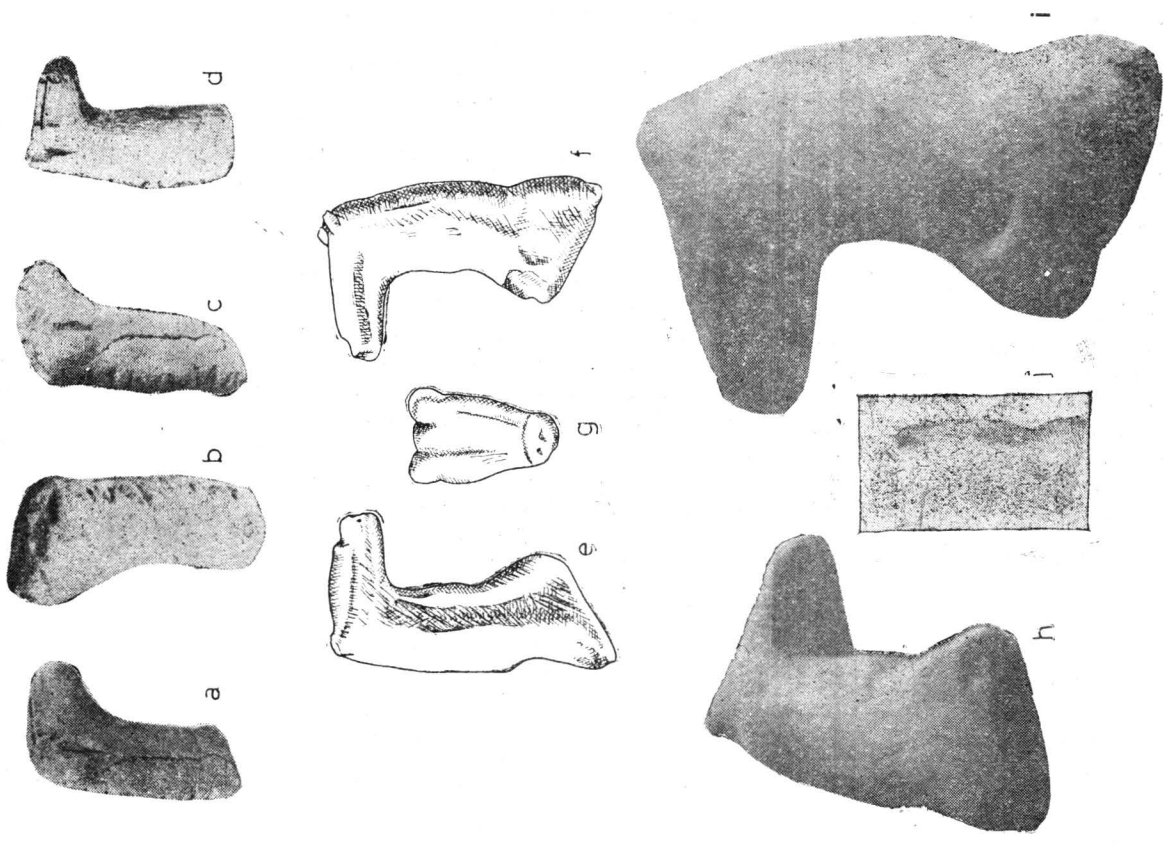


Fig. 7. a, b, c, tête de statuette en terre cuite, de Turdaş ; d, la même pièce, d'après le dessin de Zsófia Torma ; e, f, g et h, i, statuette de marbre blanc, provenant de Turdaş ; j, la même pièce, d'après le dessin de Zsófia Torma.

7. Disque en terre cuite, provenant de l'établissement de Turdaş. Nous avons déjà eu l'occasion de publier la pièce, en liaison avec les 26 signes d'« écriture primitive » qui recouvrent ses deux faces. Nous signalions alors la ressemblance, voire l'identité entre certains de ses glyphes et les signes des « tablettes Blau », ou bien avec les tablettes archaïques de Kiş, observations que nous avons même tâché de synthétiser dans un tableau de correspondance des signes<sup>159</sup>. Nous publions à nouveau ci-contre (fig. 8/e) l'une de ses faces, afin d'attirer l'attention du lecteur sur le glyphe central inférieur, qui est identique à l'un des pictogrammes d'une tablette archaïque de Kiş (fig. 8/f, champ de l'angle supérieur de droite)<sup>160</sup>. Mais ce qui est à la fois curieux et révélateur, c'est que le signe en question de la tablette de Kiş est justement le picto-idéogramme archaïque mésopotamien pour *traîneau*, ainsi qu'il ressort clairement de l'illustration de la fig. 6/b (le signe de droite).

Si les pièces décrites ci-dessus aux n<sup>os</sup> 3 et 5 (la spatule en os de Turdaş et la statuette en marbre de Gornea) n'attestent que la connaissance d'un équidé de la part des représentants de la culture de Vinča-Turdaş, en revanche les pièces n<sup>os</sup> 1, 2 et 4 (les deux statuettes en terre cuite et la statuette en marbre de Turdaş) montrent un élément supplémentaire des plus intéressants : à savoir que l'animal en question était harnaché, certains détails de la représentation indiquant la présence d'une sorte de harnais de tête.

Il convient, selon nous, d'accorder une importance toute particulière aux pièces n<sup>os</sup> 6 et 7. Dans la première (la tablette de Tărtăria), la tête d'équidé, identique aux représentations des tablettes d'Ourouk, se constitue en signe, en glyphe, sur un objet — et dans un contexte — ayant le caractère d'une écriture primitive, d'une rudimentaire notation picto-idéographique. Quant au glyphe « traîneau » qui figure sur le disque en terre cuite de Turdaş, non seulement le signe en soi, mais aussi plusieurs autres signes de la même pièce ont déjà été analysés sous le rapport de leurs ressemblances frappantes avec les idéogrammes archaïques mésopotamiens<sup>161</sup>. En dehors du fait que l'emploi du traîneau par les hommes de la culture de Turdaş devient ainsi une quasi-certitude, il permet de postuler qu'entre les deux éléments en question — l'équidé et le traîneau — il a dû exister un rapport direct. En d'autres termes, il serait de la plus grande importance pour le problème abordé dans ces pages de pouvoir démontrer que l'équidé connu par les représentants de la culture de Vinča-Turdaş — qui ne pouvait être qu'un animal domestique, puisqu'il apparaît avec un harnachement — a été effectivement attelé à un véhicule du type traîneau.

A l'appui de cette supposition, nous ferons appel à une représentation déjà publiée, mais qui n'a constitué pour les éditeurs que l'un des nombreux et mystérieux « signes » inscrits sur le fond des vases de Turdaş<sup>162</sup>.

8. Base d'un vase provenant de Turdaş. MHT, n<sup>o</sup> d'inv. V.8610. Pâte de couleur brique, très bien cuite, présentant toutes les caractéristiques techniques du matériel céramique typique pour la culture de Turdaş. Diamètre du fond circulaire : 6,5 cm. La pièce est illustrée dans le catalogue descriptif de Zsófia Torma<sup>163</sup>, mais, tel que le dessin est orienté, le sens de la représentation incisée sur le fond du vase ne peut être compris. C'est pourquoi nous avons reproduit le dessin tel que selon nous l'objet doit être regardé (fig. 10/b), en y ajoutant aussi la photographie (fig. 10/a).

Au risque d'avancer une opinion qui, à première vue, peut sembler invraisemblable, sinon même fantaisiste, nous devons constater que la partie « centrale » de la représentation (le quadrilatère renfermant une rangée de traits obliques) correspond exactement à la manière dont les *véhicules* du type « char », « traîneau » ou « travois » sont esquissés — sous forme d'incisions, de gravures ou de peintures rudimentaires — non seulement dans l'antiquité orientale, mais dans maints autres moments de la préhistoire eurasiatique, sur un vaste territoire aux pôles duquel on peut mentionner les peintures rupestres de Val Fontanalba et Los Buitres<sup>164</sup> d'une part, les pictogrammes archaïques chinois, de l'autre<sup>165</sup>. Dans cette perspective, nous inclinons à croire que ce que l'on aperçoit, esquissé, à droite du « véhicule » central représente une image humaine stylisée, alors qu'à gauche sont représentés deux équidés attelés de part et

<sup>159</sup> N. Vlassa, ActaMN, 7, 1970, p. 14—19 et (surtout) fig. 11 ; idem, Apulum, 9, 1971, p. 34—39 ; idem, Neolithic..., p. 172—177.

<sup>160</sup> Cette ressemblance significative, il y a longtemps que nous l'avions remarquée : N. Vlassa, ActaMN, 7, 1970, p. 19, fig. 15, n<sup>o</sup> 11 ; idem, Apulum, 9, 1971, p. 39, fig. 15, n<sup>o</sup> 11 ; idem, Neolithic..., p. 176, fig. 15, n<sup>o</sup> 11. A noter que dans les archives « archaïques » d'Ourouk, le signe en question apparaît dans une variante encore plus proche du signe figurant sur le disque de Turdaş, cf. H. Müller-Karpe, op. cit., II, pl. 92/30.

<sup>161</sup> Voir ci-dessus, n. 159—160.

<sup>162</sup> T. Zs.-gy., pl. 134/24 ; H. Müller-Karpe, op. cit., II, pl. 181/62 ; J. Makkay, Alba Regia, 10, 1963, p. 44, type 33 A/2.

<sup>163</sup> Pl. 74 [52]/22.

<sup>164</sup> Fr. Hančar, op. cit., p. 449, fig. 16, p. 450, fig. 17.

<sup>165</sup> Ibidem, p. 266, fig. 9. Dans cet ordre d'idées, voir également G. Berg, Sledges and Wheeled Vehicles, Nordiska Museets Handlingar, 4, 1935, p. 140 sqq. et H. Kothe, Verbreitung und Alter der Stangenschleife, Ethnographisch-archäologische Forschungen, I, 1953, p. 74 sqq.



Fig. 9. Statuete en marbre blanc de Gornca et matériaux du type Vinča A mis au jour en même temps qu'elle.

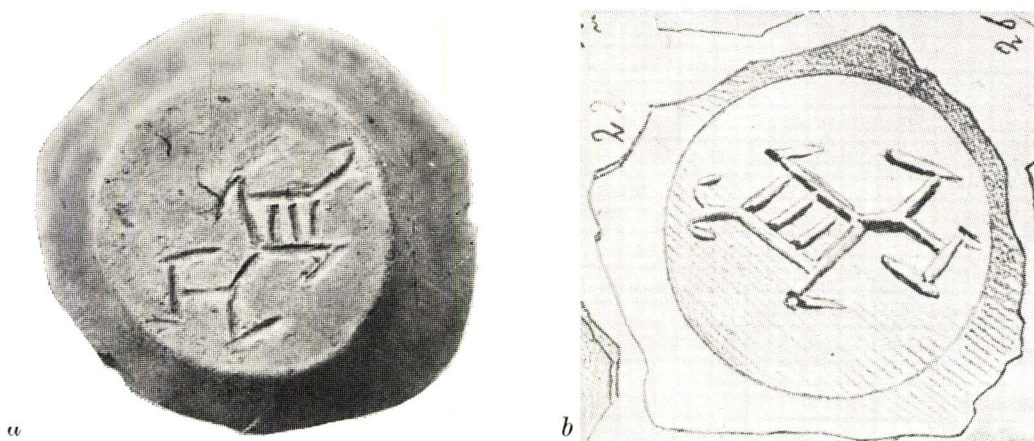


Fig. 10. Fond de vase de Turdaş: a, photographie; b, d'après le dessin de Zsófia Torma.



d'autre du timon du « véhicule ». Il est évident que la composition est dépourvue de toute perspective et donne l'impression d'être vue d'en haut, mais ces détails de réalisation rapprochent encore plus la scène de notre vase de celles analogues susmentionnées.

En un mot, nous estimons que la scène en question n'est rien d'autre que la représentation d'un véhicule conduit par un homme et traîné par deux équidés. Reste à préciser de quelle espèce de véhicule il s'agit.

Au début, nous sommes parti de l'idée préconçue qu'il pourrait s'agir d'un attelage du type « char de combat ». A l'appui de l'existence de tels chars dans la culture de Vinča-Turdaş — ou plus exactement de modèles en miniature qui les imitent — nous avons l'intention d'invoquer le modèle de roue (au moyen absolument caractéristique, identique aux modèles de la fig. 5/c—d) mis au jour dans le site, appartenant à la culture de Vinča-Turdaş, de Caransebeş — Balta Sărată<sup>166</sup>. Mais toutes les représentations pré- et protohistoriques, parmi celles mentionnées ci-dessus pour leurs analogies, montrent, lorsqu'il reproduisent des véhicules du type « char », de part et d'autre de celui-ci, les roues en perspective axiale, c'est-à-dire sous forme de cercles, avec ou sans indication des rayons : ○, ⊕, ⊗<sup>167</sup>. C'est pourquoi le fait que de telles roues ne sont pas représentées sur le fond de vase de Turdaş nous a déterminé à voir plutôt dans le véhicule en question un traîneau ; les deux lignes incisées de part et d'autre de celui-ci pourraient dans ce cas représenter les patins du traîneau. Ajoutons toutefois qu'autant la représentation identifiée sur le fond de vase de Turdaş que la roue en terre cuite de Caransebeş — Balta Sărată permettent de nourrir l'espoir que les fouilles à venir dans les sites de la culture de Vinča-Turdaş mettront au jour aussi des modèles de chars, à deux ou à quatre roues, qui devanceraient de près d'un millénaire la date généralement admise pour la première apparition de ce type de véhicule dans la région carpato-danubienne<sup>168</sup>.

★

La méthode que nous avons choisie pour exposer les différentes catégories de notre démonstration — accumulations de données (dans les domaines zoo-biologique, géographique, historique, archéologique, chronologique), suivies de l'élimination des éléments qui ne peuvent être retenus — nous a conduit, malgré nous pour ainsi dire, à la seule conclusion qui résiste à toutes les objections, à savoir que *les représentants de la culture de Vinča-Turdaş connaissaient et utilisaient un équidé domestique, qui n'était autre que l'onagre!* Aussi inattendue et étonnante qu'elle puisse paraître au premier abord, cette conclusion est le résultat logique de toutes les connaissances accumulées, au cours des derniers vingt ans particulièrement, sur les biens matériels ou spirituels constituant le patrimoine de cette culture<sup>169</sup>. Répétons à nouveau ici ce que nous avons affirmé maintes fois au cours de nos études antérieures, à savoir que l'analyse pertinente des modalités d'habitat, de la céramique, de la plastique et de toute autre catégorie d'éléments (« signes » représentés sur les vases, tablettes, sceaux de différents modèles, etc.) indique en fin de compte les relations qui existaient entre la culture de Vinča-Turdaş et la Méditerranée orientale, l'Anatolie et l'Asie Antérieure, aboutissant, quel que soit le critère, à une datation qui se situe invariablement autour de l'an 3000 av.n.è.

Pour revenir au sujet particulier de la présente étude, nous soulignerons que les représentants de la culture de Vinča-Turdaş, qui ont amené avec eux dans la zone carpato-balkano-danubienne une quantité probablement très réduite d'onagres, devaient venir — et être originaires — d'une zone où ils avaient déjà employé cet animal comme bête de trait. Dans le cadre d'une étude ultérieure, consacrée à une certaine catégorie d'idoles de Turdaş inédites jusqu'à ce jour dans les ouvrages de spécialité, nous tâcherons de circonscrire de façon plus précise le territoire à partir duquel ont eu lieu la migration ethnique et la diffusion culturelle qui sont parvenues dans le sud-est de l'Europe sous l'aspect de la culture de Vinča-Turdaş. Pour l'instant, nous nous bornerons aux observations suivantes :

— Malgré de nombreuses analogies avec le monde mésopotamien antique, nous ne croyons pas que les liens ethno-culturels qui se dessinent mènent directement à la zone centrale et méridionale de la Mésopotamie, c'est-à-dire vers Sumer, mais plutôt vers les territoires situés

<sup>166</sup> L. Groza, *Banatica*, 1, 1971, p. 61 sqq., pl. 2, ligne d'en haut, au milieu.

<sup>167</sup> Le lecteur s'édifiera à cet égard en examinant à nouveau l'r. Hacşar. *op. cit.*, p. 450, fig. 17 et p. 266, fig. 9.

<sup>168</sup> Voir I. Bóna, *Clay Models of Bronze Age Wagons and Wheels in the Middle Danube Basin*, *ActaArchHung*, 12, 1960, p. 83—111, pl. 61—68 ; Gh. Bichir, *Dacia*, N. S., 8, 1964, p. 67—86. On considère que la pièce la plus ancienne (datée autour de 1900 av.n.è.) est l'exemplaire de Budakalász (Hon-

grie), voir S. Soproni, *A budakalászi kocsí*, *FoliaArch*, 6, 1954, p. 29—36, pl. 6/1, pl. 7—8. A propos de cet exemplaire, on remarquera les traits obliques incisés sur le fond du véhicule (*ibidem*, pl. 8/2), qui semblent représenter les planches de celui-ci. Cette observation demeure valable pour la partie centrale de l'image incisée sur le fond du vase de Turdaş, même si le véhicule qu'elle représente n'est pas un char, mais un traîneau.

<sup>169</sup> Voir ci-dessus, n. 1.



au nord et au nord-ouest de cet espace, plus précisément vers le nord-ouest de l'espace géographique connu sous le nom de « Croissant fertile », là où le phénomène bien connu de la « révolution urbaine » s'est manifesté effectivement en premier lieu ;

— Ceux qui ont déclenché et — aspect qui nous intéresse tout particulièrement — véhiculé ce processus doivent être, selon nous, ces peuples « asiatiques », qui ont constitué la base ethnique de l'Asie Antérieure et à l'existence desquels se rattachent la création des « hautes cultures » de cette partie du monde et, même, l'« explosion culturelle » des villes-États sumériennes ;

— Cette manière de concevoir le processus en question est la seule, à notre avis, qui permette d'expliquer la diffusion au loin vers l'ouest, au-delà de l'Asie Mineure et de l'Anatolie du Sud-Ouest, de tous ces échos « orientaux » qui font leur apparition dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> millénaire et au III<sup>e</sup> millénaire dans le monde égéen, balkanique et carpato-danubien <sup>170</sup>. D'ailleurs, toute l'argumentation de la présente étude — qui tourne autour de la connaissance et de l'utilisation d'un certain animal domestique dans un milieu où il ne pouvait ni être autochtone, ni constituer un simple « apport culturel » — démontre, mieux que l'analyse de toute autre catégorie de faits, que le processus en question a comporté nécessairement aussi un *apport ethnique*.

Les chercheurs les plus autorisés de la préhistoire de ces régions sont unanimes à reconnaître qu'entre l'Asie Antérieure, la zone égéo-anatolienne et la région balkano-danubienne il a existé une unité culturelle plus profonde que ne le laisse supposer une vision superficielle des choses, unité culturelle qui peut être perçue dès l'époque néolithique ancienne. Ces opinions ont été intégrées dans une vision d'ensemble par F. Schachermeyr <sup>171</sup>. La seule constatation personnelle que nous nous permettons de faire en marge de la synthèse du professeur autrichien, c'est d'ajouter que, dans notre perspective, la « vague » Vinča-Turdaş est beaucoup plus nettement délimitée dans l'espace que la zone étendue et diffuse des influences « orientales » décelées dans le néolithique ancien. Il convient de souligner en outre que, à un examen historique plus minutieux des faits, on s'aperçoit que si la culture de Vinča-Turdaş a été comprise dans ce qui pour l'espace carpato-danubien constitue le « néolithique moyen », c'est plutôt pour des raisons méthodologiques, car une structuration iso-chronologique des données l'aurait située à un échelon correspondant, dans la préhistoire de l'Orient, à la phase ancienne de l'âge du bronze ;

— Nous supposons que l'espèce d'onagre amenée et utilisée dans nos parages par les représentants de la culture de Vinča-Turdaş était *Equus hemionus anatoliensis* (l'onagre anatolien). Non seulement son aire de diffusion était la plus proche de l'espace carpato-danubien, mais la façon même dont nous nous figurons la pénétration de la « vague » dont est née la culture de Vinča-Turdaş sur le continent européen — la zone de Tarse — Yortan — Troie semble avoir joué un rôle de premier plan dans ce processus — nous oblige d'opter pour l'onagre anatolien plutôt que pour les deux autres espèces d'onagres, *Equus hemionus hemippus* (l'onagre syrien) et *Equus hemionus onager* (l'onagre proprement dit, ou persan) ;

— Un détail significatif, qui pourrait confirmer notre identification de l'équidé domestique représenté dans les pièces Turdaş avec l'onagre, c'est le fait que les représentations les plus remarquables — la statuette en pierre de Turdaş (fig. 7/e—j) et celle de Gornea (fig. 9) — sont exécutées en marbre blanc, comme si l'artiste néolithique avait essayé par là de rendre le coloris spécifique de cet animal.

Pour conclure, nous soulignerons que toutes les données comprises dans le présent exposé concourent, une fois de plus, à marquer le caractère « oriental » de la culture de Vinča-Turdaş et à situer celle-ci, de préférence, dans les premiers siècles du III<sup>e</sup> millénaire av.n.è. Il appartiendra aux recherches à venir d'établir s'il existe une corrélation — et laquelle — entre la disparition de ce grand ensemble culturel dans le sud-est de l'Europe et la grande brèche chronologique des années (2400 ?)/2350—2300 av.n.è., brèche qui a affecté une vaste « chaîne » d'établissements préhistoriques ou protohistoriques de toute l'Asie occidentale, depuis l'ouest de l'Iran jusqu'à Troie et a marqué la fin soudaine, par la violence, justement de cette phase-là (phase qui diffère d'un établissement à l'autre) des établissements en question qui offre les analogies les plus nombreuses et les plus frappantes avec la culture de Vinča-Turdaş <sup>172</sup>.

<sup>170</sup> Voir, à titre de synthèse, F. Schachermeyr, *Ägäis und Orient*, Wien, 1967, p. 5—6, 9—22.

<sup>171</sup> *Prähistorische Kulturen Griechenlands*, RE, 22, 2, col. 1350—1548.

<sup>172</sup> Voir C. F. A. Schaeffer, *Stratigraphie comparée et chronologie de l'Asie Occidentale*, Londres, 1948, le tableau synoptique IX, à la fin du volume.